

Le thème du désir et de la transgression dans les romans *Un Barrage contre le Pacifique*, *Moderato Cantabile* et *L'Amant* de Marguerite Duras, et dans *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot

Mašić, Ana Marija

Master's thesis / Diplomski rad

2024

Degree Grantor / Ustanova koja je dodijelila akademski / stručni stupanj: **University of Zadar / Sveučilište u Zadru**

Permanent link / Trajna poveznica: <https://urn.nsk.hr/urn:nbn:hr:162:376974>

Rights / Prava: [In copyright](#) / [Zaštićeno autorskim pravom.](#)

Download date / Datum preuzimanja: **2024-07-12**



Sveučilište u Zadru
Universitas Studiorum
Jadertina | 1396 | 2002 |

Repository / Repozitorij:

[University of Zadar Institutional Repository](#)



Sveučilište u Zadru

Odjel za francuske i frankofonske studije

Diplomski sveučilišni studij francuskog jezika i književnosti

(dvopredmetni)



Ana Marija Mašić

Le thème du désir et de la transgression dans les romans *Un Barrage contre le Pacifique*, *Moderato Cantabile* et *L'Amant* de Marguerite Duras, et dans *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot

Diplomski rad

Zadar, 2024

Sveučilište u Zadru

Odjel za francuske i frankofonske studije

Diplomski sveučilišni studij francuskog jezika i književnosti
(dvopredmetni)

Le thème du désir et de la transgression dans les romans *Un Barrage contre le Pacifique*, *Moderato Cantabile* et *L'Amant* de Marguerite Duras, et dans *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot

Diplomski rad

Student/ica:

Ana Marija Mašić

Mentor/ica:

Daniela Ćurko, doc. dr.sc.

Zadar, 2024.



Izjava o akademskoj čestitosti

Ja, **Ana Marija Mašić**, ovime izjavljujem da je moj **diplomski** rad pod naslovom **Le thème du désir et de la transgression dans les romans *Un Barrage contre le Pacifique, Moderato Cantabile* et *L'Amant* de Marguerite Duras, et dans *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot** rezultat mojega vlastitog rada, da se temelji na mojim istraživanjima te da se oslanja na izvore i radove navedene u bilješkama i popisu literature. Ni jedan dio mojega rada nije napisan na nedopušten način, odnosno nije prepisan iz necitiranih radova i ne krši bilo čija autorska prava.

Izjavljujem da ni jedan dio ovoga rada nije iskorišten u kojem drugom radu pri bilo kojoj drugoj visokoškolskoj, znanstvenoj, obrazovnoj ili inoj ustanovi.

Sadržaj mojega rada u potpunosti odgovara sadržaju obranjenoga i nakon obraneuređenoga rada.

Zadar, 11. lipnja 2024.

TABLE DES MATIÈRES

1. L'introduction	1
2. Le désir et la transgression chez Schopenhauer et Freud.....	2
2.1. Désir et transgression	2
2.2. Désir selon Schopenhauer	3
2.3. Introduction à la réflexion sur le désir chez Sigmund Freud et Jacques Lacan	4
2.4. Désir transgressif dans la vision de ces deux auteures	6
3. Le désir et la transgression dans <i>Moderato Cantabile</i>	7
4. Le désir et la transgression dans <i>Un Barrage contre le Pacifique</i>	11
4.1. Le désir du personnage de M. Jo	11
4.2. Suzanne et Joseph.....	15
5. Le désir et la transgression dans <i>L'Amant</i>	17
6. « L'autofiction » de Christine Angot	21
6.1. Le désir, la transgression et le traumatisme dans <i>Le Voyage dans l'Est</i>	23
7. Conclusion	26
8. Traduction de la première partie du roman <i>Le Voyage dans l'Est</i>	27
9. Bibliographie.....	66

1. L'introduction

Les auteures choisies, Marguerite Duras et Christine Angot, la première étant une des représentantes du Nouveau roman, écrivaine, dramaturge, scénariste, cinéaste, et la seconde écrivaine contemporaine, mais aussi dramaturge et scénariste, ne sont pas immédiatement comparables, mais nous estimons que leurs œuvres ont toutefois de nombreux points communs sur le plan thématique. Il s'agit en premier lieu du thème des relations familiales douloureuses, voire traumatiques, et des sujets tabous, comme la prostitution adolescente chez Duras ou le thème récurrent de l'inceste chez Angot. Ensuite, les œuvres des deux romancières peuvent être classées comme autofiction et métafiction. Quoi qu'il en soit, dans ses œuvres, Duras s'inspire des événements et rencontres advenus dans sa propre vie, et notamment elle s'inspire surtout de son enfance et de son adolescence, alors que, dans le cas d'Angot, la dernière auteure fait croire au lecteur de s'en inspirer.

Étant donné que le Choix Goncourt de la Croatie de 2022 comprenait un roman de Christine Angot, lequel a attiré l'attention du public par le thème de l'inceste traité d'une manière explicite, et que le roman n'a pas été traduit en croate, il semblait être un choix approprié pour la partie du mémoire consacrée à la traduction. Bien entendu, ce choix n'a de sens que s'il est associé à la prose poétique de Marguerite Duras, qui m'a particulièrement attirée pendant mes études, à la fois en raison de la nature énigmatique de son écriture et de ses sujets. Le choix du sujet du mémoire s'est imposé naturellement : les deux auteures abordent les thèmes du désir, en particulier du désir transgressif, et, le traitant, elles brisent les préjugés et les attentes chacune à sa manière, façonnant et définissant ainsi l'écriture féminine.

Ce mémoire se concentrera principalement sur le thème du désir et de la transgression dans trois romans de Marguerite Duras, *Le Barrage contre le Pacifique*, *Moderato Cantabile* et *L'Amant* et dans le roman de Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est* dont nous avons traduit les premières pages à la fin de ce mémoire de Master II. Le mémoire analysera les thèmes du désir et de la transgression dans les romans sélectionnés, en s'appuyant sur la pensée d'Arthur Schopenhauer, et sur la psychanalyse de Sigmund Freud et Jacques Lacan, mais aussi en prenant en considération des lectures existants des œuvres de Duras par les critiques divers, et notamment par Ingrid Šafranek, grande spécialiste croate de l'œuvre durassienne.

Outre l'analyse des thèmes particuliers du désir et de la transgression, ce mémoire de Master II se penchera également sur d'autres traits que les œuvres des auteures partagent. Outre le fait que les romancières écrivent toutes les deux ce qui serait une sorte d'autofiction, nous verrons si leurs styles et leurs écritures¹ seraient similaires. Enfin, ce mémoire propose une traduction du début du roman *Le Voyage dans l'Est*, qui complètera le mémoire.

2. Le désir et la transgression chez Schopenhauer et Freud

2.1. Désir et transgression

Les thèmes du désir et de la transgression sont non seulement des thèmes significatifs et importants dans les œuvres du corpus de notre étude, et même dans l'œuvre littéraire en général, mais ce sont des thèmes qui apparaissent souvent ensemble, qui vont de pair. Dans le dictionnaire CNRTL, le substantif « désir » est défini comme « action de désirer ; aspiration profonde de l'homme vers un objet qui répond à une attente ».² Lorsque l'objet du désir est une personne, la définition est la suivante : « instinct physique qui pousse l'homme au plaisir sexuel, aux satisfactions des ardeurs de l'amour ; convoitise qui pousse à la possession charnelle » (Ibid.), et il peut être « amoureux, charnel, coupable, inassouvi » (Ibid.). Mais le désir, au-delà de sa définition de base dans le dictionnaire, est un concept qui est au cœur de la pensée des philosophes et des psychanalystes, et dont on peut reconnaître les influences dans les œuvres citées. Les éditeurs Ugo Batini et Guillaume Tønning (2019) résumant certains des travaux des auteurs principaux ayant pensé la problématique du désir, dont les plus importants pour ce mémoire seront le philosophe Arthur Schopenhauer et les psychanalystes Sigmund Freud et Jacques Lacan. Grâce à leurs définitions et aux influences qu'exerce le désir en tant que force motrice de l'intrigue, nous comprendrons plus facilement les motivations des personnages des œuvres sélectionnées. Dans ce qui suit, nous donnerons un bref aperçu de la manière dont ils définissent et appréhendent la problématique du désir, et cela servira ensuite de base à l'analyse des motivations des personnages.

¹ Dans son essai *Le Degré zéro de l'écriture*, Barthes définit l'écriture comme le « compromis entre une liberté et un souvenir, elle est cette liberté souvenante qui n'est liberté que dans le geste du choix, mais déjà plus dans sa durée. » (Barthes 13). Pour lui, « langue et style sont des objets ; l'écriture est une fonction : elle est le rapport entre la création et la société ; elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale ; elle est la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire. » (11)

² URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/desir>.

2.2. Désir selon Schopenhauer

Ce qui est considéré comme l'œuvre maîtresse de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation* de 1819, met déjà en évidence dans son titre les deux termes les plus essentiels pour la compréhension ou l'interprétation du désir, à savoir la dichotomie entre *la volonté* métaphysique, c'est-à-dire « l'essence du monde », et *la représentation*, c'est-à-dire le monde tel que nous sommes capables de voir, de décrire et d'expliquer, « le monde [est] constitué par l'ensemble des phénomènes qui se manifestent à moi comme les objets de mon expérience » (Batini et Tønning 2019 : 78). Cependant la volonté de Schopenhauer « n'est pas libre et elle ne peut en aucun cas cesser de vouloir », elle est « omniprésente » et « sans raison » (79), « le vouloir-vivre » est « manifesté sous forme d'un ressort infatigable, d'une impulsion aveugle, dont la raison suffisante ne se trouve pas dans le monde extérieur » (Schopenhauer 1912 : 1245). La définition que Schopenhauer donne du mot volonté « couvre aussi bien les forces de la nature, les instincts ou pulsions animales, que les désirs des hommes » (79), précise Batini. La motivation, c'est-à-dire la cause du désir se cache dans l'avenir ou dans l'idée qu'on se ferait du bonheur à l'obtenir cette chose qui est, en même temps, la raison exacte de notre malheur car la satisfaction est toujours immédiate, mais de courte durée. C'est là que la représentation prend tout son sens – nous n'avons pas accès à l'essence du monde qui est la volonté, mais seulement à notre représentation du monde, toujours lacunaire, car dépendante de nos sens, de nos facultés cognitives, de notre expérience. La représentation est toujours une interprétation, et donc est une sorte d'illusion. Mais, c'est bien la limite de la compréhension du monde que nous avons, selon Schopenhauer (58). La volonté, force inconsciente qui gouverne l'homme comme elle gouverne l'univers, pousse l'homme à désirer toujours. Mais, un désir une fois satisfait, il cède place à l'ennui, qui appelle un nouveau désir, et ainsi de suite. Désirer est un divertissement qui nous sauve de l'ennui, mais en même temps il est la souffrance, car le désir naît du manque, qui est douloureux, et, même une fois satisfait, le désir ne peut jamais nous combler durablement :

« En vérité, l'absence de tout but, de toute limite relève de l'essence de la Volonté en soi qui est aspiration infinie. [...] Chaque but atteint n'est que le point de départ d'un nouveau parcours, et ainsi de suite jusqu'à l'infini. [...] Et, pour finir, c'est encore la même chose qui se manifeste dans les aspirations et souhaits des hommes qui nous en font miroiter leur accomplissement comme un but ultime du vouloir. Mais aussitôt atteints, ils ne sont plus ce qu'ils étaient ; aussi sont-ils vite oubliés, relégués au statut d'antiquités et, à la vérité, même si l'on ne veut reconnaître, ils sont mis de côté comme des illusions perdues ; on peut s'estimer suffisamment heureux s'il reste encore quelque chose à souhaiter et à désirer, de sorte que le jeu continu du passage du vœu à sa satisfaction et de sa satisfaction à un nouveau vœu, qui, s'il est rapide, s'appelle bonheur, s'il est lent, douleur,

peut être entretenu et ne sombre pas dans cette paralysie qui s'avère ennui effroyable figeant toute vie, désir sourd dépourvu d'objet déterminé, *languor* mortel. » (Schopenhauer 2009 : 355)

C'est donc précisément à cause de l'éternelle poursuite du plaisir, puis de la renaissance d'un nouveau désir ou de l'orientation du désir vers un nouvel objet, et donc de la naissance d'une nouvelle frustration, que Schopenhauer pense que nos désirs mènent à la souffrance, disons que nous sommes condamnés à souffrir. Ce qui sera important pour l'analyse ultérieure des oeuvres de ce mémoire. Le fait que nous soyons capables, en tant qu'humains, de trouver les causes des choses et les motivations de nos actions dans le monde réel, de les expliquer rationnellement, ne signifie pas du tout, selon Schopenhauer, que ces motivations soient réellement celles que nous identifions comme telles : « Mais le changement de point de vue ne change pas la nature profonde de l'objet en jeu . Ainsi, le fait que nous puissions guider nos actions par des motifs rationnels ne signifie absolument pas que la source réelle de celles-ci le soit, bien au contraire » (Batini et Tønning 79). C'est là que Schopenhauer rompt avec l'intellectualisme de son temps – ce qui motive nos désirs est caché dans l'inconscient, et l'idée que les vraies raisons de nos actes et de nos désirs nous restent obscures est précisément ce qui relie la pensée de Schopenhauer avec celle, plus tardive, de Freud.

2.3. Introduction à la réflexion sur le désir chez Sigmund Freud et Jacques Lacan

Il est bien connu que nous devons les débuts de la psychanalyse à Sigmund Freud, et au centre du discours de la psychanalyse, au cœur de l'approche et de l'un des courants de la psychanalyse, il y a, selon Jacques Lacan, précisément le thème du désir (Batini et Tønning 102). Le désir ne vient pas de la partie consciente de notre personnalité mais de l'inconscient, « la théorie des pulsions est, pour ainsi dire, notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, formidables dans leur imprécision. Nous ne pouvons dans notre mémoire faire abstraction d'eux un seul instant, et cependant nous ne sommes jamais certains de les voir nettement » (Freud 1933 : 129). Ce désir, que l'on trouve toujours dans l'inconscient, est l'un qui est interdit (Batini et Tønning 101), et l'auteur énumère trois conséquences majeures pertinentes à cet égard.

La première est en fait ce qui a déjà été dit, à savoir, comme Freud l'a établi à travers l'analyse des rêves (cf. Freud 1961 (1922) : 69 – 224) que le désir s'exprime à travers ce qui

est interdit, et que le sujet du désir est donc en conflit et divisé. Une autre approche importante que Freud note est que le désir peut aussi s'exprimer dans l'acte et la parole, et notamment dans et par l'acte manqué et la parole manquée, c'est-à-dire qu'il se reflète, ou plutôt se trahit inconsciemment dans la parole, et pas seulement dans les rêves. Dans ces deux manières selon lesquelles se manifeste le désir (inconscient) selon Freud, on peut voir des similitudes avec Schopenhauer : tous les deux trouvent la source du désir dans l'inconscient, c'est-à-dire, pour Schopenhauer, dans la volonté inconsciente, qui représente la force essentielle qui nous anime. L'approche de Freud est un peu plus pratique : en développant des méthodes pour reconnaître les signes extérieurs sur lesquels le désir se manifeste, il tente de lui donner un sens. Le troisième point qui se pose est que, selon Jacques Lacan, « c'est à l'autre que le sujet est attaché » (Batini et Tønning 101).

Ce qui est important pour la psychanalyse, c'est qu'elle ne représente pas une orientation philosophique et qu'elle ne tend pas à la généralisation – la psychanalyse « s'intéresse à la singularité du sujet » (Ibid. : 102), et elle adapte son approche à chaque personne différemment. C'est pourquoi il est important pour Freud d'établir les modalités de lecture de l'inconscient afin de développer une méthode – « c'est le patient qui enseigne à l'analyste la signification de son désir » (Ibid.). La conclusion est que pour la psychanalyse il est important « de comprendre comment le désir et la parole sont liées, et comment cette liaison peut participer à construire du sens pour un sujet » (Ibid.). Ce qui peut aussi concerner le sujet de notre mémoire est que « le désir interdit par excellence (...) est le désir oedipien, auquel s'oppose l'interdit de l'inceste » (Ibid. : 112).

Outre le résumé de la pensée de Freud sur le désir, proposé par Batini, dans *Au-delà du principe de plaisir*, œuvre de Sigmund Freud publié en 1920, nous suivons un tournant dans sa théorie de la psychanalyse. Jusqu'alors, Freud défendait le point de vue selon lequel le motif de l'action humaine est la pulsion sexuelle de l'homme, c'est-à-dire la libido, Éros, et avec lui la recherche du plaisir et l'évitement de la douleur et de la souffrance – ce qui serait essentiellement la poursuite éternelle du désir analysée par Schopenhauer (avec l'impossibilité d'éviter la souffrance). Nous voyons une torsion dans la proposition de Freud selon laquelle l'homme n'est pas seulement motivé par la pulsion sexuelle, mais que l'homme est également gouverné par la pulsion de mort (qu'il nomme Thanatos). La double nature de l'homme ou le dualisme des instincts est dans le désir de vivre et d'aimer, mais en même temps dans le désir de mourir et de détruire, ou de s'autodétruire (Freud 1968 : 40)

L'idée partagée par Schopenhauer et Freud est précisément le schéma selon lequel le sujet est toujours trompé par son désir (transgressif), disons que son accomplissement ne conduit pas à une satisfaction permanente, mais précisément, comme Schopenhauer l'affirme spécifiquement, nous l'avons vu *supra*, à la souffrance sous la forme d'un nouveau désir ou de l'objet du désir.

2.4. Désir transgressif dans la vision de ces deux auteures

Dans les œuvres sélectionnées, les auteures abordent les thèmes du désir qui apparaît ou qui est ressenti lorsqu'une frontière conventionnelle est franchie. Il a donc partie liée à la transgression des normes et des conventions de la société.

Marguerite Duras écrit surtout sur le désir féminin. Dans *Moderato Cantabile*, elle s'inspire de l'exemple du personnage d'Anne Desbaresdes, chez qui le désir de connaître une passion si forte qu'elle peut « tuer » ne s'éveille qu'à l'âge adulte. Dans le roman *Un Barrage contre le Pacifique*, la pauvreté et la misère dans lesquelles se trouve une famille monoparentale vont l'obliger à recourir à des moyens extrêmes et immoraux pour obtenir de l'argent, à savoir encourager la fille mineure d'abord à séduire M. Jo, un jeune homme indigène, très riche, puis à essayer à se faire épouser par lui, puis finalement, dans l'impossibilité de réaliser cela, à se prostituer à lui jusqu'au mariage, ce qui résoudrait, selon la mère, la situation financière de la famille. L'adolescente Suzanne découvre le pouvoir du désir qu'elle éveille chez Monsieur Jo, et en même temps son désir de connaître l'amour et le plaisir des sens. Dans le roman le plus connu de Marguerite Duras et celui qui contient le plus d'éléments autobiographiques, *L'Amant*, une jeune fille blanche de quinze ans s'engage dans une liaison avec un jeune homme riche d'origine sino-vietnamienne, et elle, comme Suzanne, la protagoniste d'*Un Barrage*, se sert du pouvoir qu'elle a obtenu, grâce au désir qu'elle provoque chez un homme. Lors de cette relation, la jeune fille prend conscience de sa propre sexualité et d'elle-même et parvient à se détacher des liens qui l'unissaient à sa famille. Le désir et la conscience du désir a donc l'effet libérateur pour les deux jeunes filles, protagonistes de ces deux romans.

Dans son dernier roman, *Le Voyage dans l'Est*, Christine Angot se concentre principalement sur l'inceste, que le personnage, Christine, a vécu avec son propre père, dans une relation imposée qui a duré de l'enfance de la jeune protagoniste à l'âge adulte.

Nous verrons que les deux autrices accordent une grande importance à l'inconscient dans les motivations et les actions de leurs personnages, de sorte que la méthodologie ainsi présentée servira de support à une meilleure compréhension des personnages de ces romans.

3. Le désir et la transgression dans *Moderato Cantabile*

Moderato Cantabile, roman de 1958 de Marguerite Duras, est l'une de ses œuvres les plus populaires et les plus acclamées par la critique, et l'on pourrait même dire que c'est le roman qui l'a propulsée vers la célébrité. Le titre est en fait le nom de la sonatine de Diabelli jouée dans le roman par le fils d'Anne Desbaresdes et de son mari, un riche industriel. Le roman nous présente une leçon de piano à laquelle assiste le petit garçon accompagné de sa jeune mère, le personnage principal. Nous n'apprenons pas le nom du garçon, mais le titre du roman devient plus clair dans ce passage : « – Ça veut dire, dit-elle à l'enfant – écrasée – pour la centième fois, ça veut dire modéré et chantant » (MC 6). Un jour, le jeu infructueux de piano du garçon et ses réponses aux questions du professeur sont interrompus par un cri provenant du café situé de l'autre côté de la rue. Anne est tellement intéressée et fascinée par ce cri passionné qu'elle décide de découvrir ce qui s'est passé et se rend au café. Il faut ajouter qu'Anne ne se trouve pas dans son quartier à ce moment-là, et qu'elle a quitté la prison dorée de sa villa entourée d'un parc clos, située dans un le plus beau quartier de la ville, pour se rendre à un quartier populaire, près des quais et des usines. Au moment où elle arrive à ce café fréquenté par les ouvriers, elle voit un homme qui sanglote penché sur le cadavre de la femme qu'il vient de tuer, en l'appelant « mon amour » :

« Au fond du café, dans la pénombre de l'arrière-salle, une femme était étendue par terre, inerte. Un homme, couché sur elle, agrippé à ses épaules, l'appelait calmement.

— Mon amour. Mon amour. » (MC 9)

D'après la forte volonté de comprendre le désir et la passion qu'elle a entendus dans ce cri, et d'après d'autres signes dans le roman, on peut conclure que la passion amoureuse est exactement ce qui manque à Anne Desbaresdes ou ce qui lui est inconnu : « Ce cri était si fort

que vraiment il est bien naturel que l'on cherche à savoir. J'aurais pu difficilement éviter de le faire, voyez-vous » (MC 14).

Anne, la grande bourgeoise, passe généralement ses journées seule avec son fils, à se promener avec lui ou à se rendre à un cours de piano hebdomadaire qui lui permet la seule autre interaction qu'elle a, avec Mademoiselle Giraud, la professeure de piano. En se rendant au café, elle change de routine, avant de changer elle-même. Comme le souligne Hirsch, « les visites répétées d'Anne au café de la classe inférieure, son intérêt érotique pour Chauvin, l'ouvrier qu'elle y rencontre, et sa consommation d'alcool de plus en plus importante et débilite sont des étapes dans l'anéantissement progressif de son moi adulte individué et civilisé » (72). En effet, Anne et Chauvin, le jeune chômeur susmentionné qui éveille en Anne la possibilité de voir son amour passionné se réaliser, reviennent régulièrement dans le café au cours des deux jours suivants pour comprendre comment le meurtre de la femme s'est produit. Ce qui les relie, c'est qu'ils ont tous deux reconnu le désir dans le cri, et dans le regard de l'homme qui a tué celle qu'il a tant aimée : « Il se tourna vers la foule, la regarda, et on vit ses yeux. Toute expression en avait disparu, exceptée celle, foudroyée, indélébile, inversée du monde, de son désir » (MC 9). Alors, Anne et Chauvin, fascinés par le meurtre passionnel, commencent à se retrouver dans le même café afin d'élucider les raisons du meurtre, le mystère de cet acte, le mystère qui relie l'amour à la mort. Et l'histoire qu'ils créent ensemble, tels les deux écrivains, les hypothèses qu'ils (se) font sur les protagonistes dans cette tragédie et sur leurs motivations, la conversation sont en fait la seule chose qu'ils ont en commun, car tout le reste les sépare : une grande bourgeoise vivant dans une villa entourée d'un parc privé n'a rien en commun avec Chauvin, ouvrier et chômeur. Leurs modes de vie, leurs valeurs, les quartiers qu'ils habitent sont différents, et tous les oppose, sauf cette passion naissante qui les unira avant de les désunir. Leur attirance repose sur leur différence et sur un moment partagé qui a suscité chez eux des sentiments forts. En effet, Chauvin, jeune homme sans emploi, est un ancien ouvrier de l'usine du mari d'Anne. Une femme de son statut ne devait pas se rendre seule dans les cafés, à cette époque, surtout pas dans les cafés pour ouvriers comme celui-ci, et elle ne devrait certainement pas parler avec eux car c'est contraire aux coutumes de l'époque. Ces faits sont régulièrement rappelés dans le roman par le comportement et les réactions des autres clients du café : « Deux clients entrèrent. Ils reconnurent cette femme au comptoir, s'étonnèrent » (MC 14). Bref, le désir des protagonistes étonne, voire choque, il est transgressif car il s'oppose aux normes sociales respectant alors la division nette en classes

sociales. Ce désir s'oppose donc aux us et aux coutumes de la société figée d'une petite ville de province du bord de l'océan, la ville restée par ailleurs anonyme.

Dans leur article, Sanaz Saei Dibavar et Sara Saei Dibavar étudient le rôle du café dans l'instigation, le développement et la fin de l'affichage public du désir transgressif (185) :

« Mais ce n'est pas seulement un lieu où le désir transgressif entre Anne et Chauvin a été suscité mais aussi terminé – il complique le rôle du café en décrivant sa transformation d'un espace apparemment libérateur en un espace codifié et réglementé (répressif) où le pouvoir disciplinaire de la société bourgeoise écrase efficacement ce qui est considéré comme un désir transgressif par des observations et des jugements (publics) constants » (Ibid. : 189).

On pourrait dire que c'est précisément là que se cache la deuxième transgression du roman : outre le crime lui-même en tant que transgression par excellence, il y a aussi la fascination et l'obsession des protagonistes pour ce crime passionnel, d'où la passion entre ces deux personnages principaux, membres de différentes couches de la société. Pour eux, le crime d'autrui ouvre en effet des possibilités de s'écarter des rôles qui leur sont assignés par la société. Dans le cas d'Anne, c'est le rôle de mère et d'épouse exemplaire et respectable, qui se contente d'une vie centrée sur son enfant et sur des interactions minimales, de promenades quotidiennes et d'une vie de famille, qui forment une routine fixe dont elle s'écarte rarement, tandis que pour Chauvin, sa vie avait consisté en emploi en usine, puis, après avoir démissionné, il passe ses journées à traîner dans un café. « La compagnie de Chauvin est la raison pour laquelle Anne comprend le vide dans sa vie. » (Ibid. : 192)

Il est également très inhabituel pour Chauvin d'entrer en contact avec une femme mariée dans un café fréquenté essentiellement par des hommes de la classe ouvrière qui ont dû entendre parler du mari d'Anne, ou qui sont peut-être des ouvriers de son usine, eux aussi. Mais Anne ne tarde pas à s'approprier ce monde et à s'y abandonner, à se laisser aller et à perdre le contrôle, à boire et à se laisser voir là où elle ne devrait pas l'être, afin d'ouvrir la possibilité d'éprouver elle-aussi de la passion et du désir, comme la femme assassinée. « La seule façon de connaître le désir est de le rejouer » (Hirsch reprenant les termes de Susan Sontag, 70). Dans le cas d'Anne, sa perte de contrôle se manifeste d'abord par la consommation d'alcool qu'elle ne prenait normalement jamais, ou très peu :

« Et je vous demanderai même un autre verre de vin. Au tremblement persistant des mains serrant le verre, la patronne comprend qu'elle n'obtiendra pas si vite l'explication qu'elle souhaite, qu'elle viendra d'elle-même, une fois l'agitation passée » (MC 12).

Rapidement après avoir bu le premier verre, Anne en commande un deuxième, qu'elle boit encore plus vite : « Ce fut plus rapide qu'elle l'eût cru. Anne Desbaresdes but le deuxième verre de vin d'un trait » (MC 12). Le vin l'a aidée, sa voix s'est calmée et ses mains ont moins tremblé, mais le roman nous rappelle systématiquement que le comportement d'Anne est à la fois inhabituel pour elle et pour toute femme de sa classe sociale : « Il était clair qu'elle n'avait pas l'habitude du vin, qu'à cette heure-là de la journée autre chose de bien différent l'occupait en général » (MC 14). Le vin est en quelque sorte un médiateur entre son monde et le monde des ouvriers dans lequel elle se trouve maintenant, et lui permet d'oublier les différences, de calmer ses nerfs et de s'engager dans ce qu'elle sait ne pas devoir faire. Le désir de découvrir et peut-être d'éprouver un tel désir et une telle passion est plus fort pour Anne que les normes prédéterminées par son statut social.

Ainsi, comme l'affirme Jean-Louis Pautrot dans son article scientifique *Robbe-Grillet, Sartre, Duras : mer, musique, écriture*, « chez Marguerite Duras, la musique se présente comme le révélateur d'un désir de perte à soi et de dilution dans l'inconnu » (278), et ce désir est exactement ce qu'Anne entreprend à découvrir, mais pour elle, ce désir est comme l'océan au bord duquel la ville est située : il est vaste et inexploré. L'auteur mentionne également une possible similitude ou allusion au souvenir du terrible Pacifique décrit dans *Un barrage* (278) tandis que Eisenger mentionne la similitude de l'intrigue des deux romans et le fait que Diabelli est surtout connu pour ses variations sur les sonates de Beethoven, ce qui est exactement ce qu'Anne et Chauvin font – ils jouent une variation sur le thème "fixé" par le couple dont ils tâchent de percer et comprendre, ou plutôt imaginer et inventer l'histoire (508). La mention fréquente de la mer peut également être liée au changement qu'elle symbolise, c'est-à-dire l'arrivée de l'inconnu dans la vie d'Anne Desbaresdes. Cet inconnu est la connaissance de l'amour, un amour qui va jusqu'à la mort, et qui devient autodestructeur pour elle aussi – elle s'enivre, se retrouve avec un jeune homme dans un bistrot alors qu'elle ne devrait pas y être, et finit par scandaliser son milieu social en arrivant en retard au dîner organisée par son mari, ce qui montre sa nonchalance envers leurs invités, et, par-delà, envers les règles et la morale de leur milieu. Pour Anne, tout ce qui compte désormais, c'est sa nouvelle obsession qu'elle verrouille par le « rite mortuaire » avec Chauvin (Eisinger 509).

En résumé, ce court roman regorge du sens symbolique et de thèmes transgressifs. Le désir est éveillé chez Anne par le grand cri provenant du café voisin, situé en face de l'immeuble où son fils prend sa leçon de piano. Le cri a interrompu la musique, ou plus précisément la sonatine *Moderato Cantabile* de Diabelli, dont l'intitulé semble également

représenter la vie d'Anne avant le cri : *modérée* (elle est une bourgeoise au foyer qui passe la plupart de son temps avec son fils, dans de longues promenades, avec un minimum d'interactions avec les autres) et *chantante* (une vie semblable à une chanson, sans réels soucis). En entendant le cri et en voyant la femme mourante et son amant, Anne se rend compte qu'elle n'est pas satisfaite et qu'il existe pour elle de nouveaux désirs inexplorés. Elle se met en quête de les comprendre et fait appel à un inconnu dans un bar pour l'aider. La seule chose qu'ils ont en commun est le désir, qui est si fort qu'ils oublient les différences évidentes qui les distinguent, à savoir, tout d'abord, qu'Anne est mariée et mère, et qu'elle ne devrait pas se trouver dans un lieu réservé aux ouvriers et aux hommes, et qu'il y a une différence entre son statut social et celui de Chauvin, donc son désir est transgressif. La capacité à oublier tout cela est également facilitée par les grandes quantités d'alcool qu'Anne ne consomme pas d'habitude. L'alcool est utilisé comme un moyen de plonger les deux protagonistes dans un état d'oubli et de les rapprocher de leur moi primitif ou plutôt instinctif. Cependant, cette enquête a un prix : la dernière rencontre avec Chauvin est un « adieu », la société semble plus forte et il s'agit à la fin de la « mort » métaphorique d'Anne : « – Je voudrais que vous soyez morte, dit Chauvin. – C'est fait, dit Anne Desbaresdes » (MC 64). Anne réprime sa passion, son désir et meurt symboliquement et, d'autre part, ses rencontres avec Chauvin lui ont fait perdre son statut social et le respect de son mari (Saei Dibavar et Seai Dibavar 199). Cette mort peut être comparée à la mort de la femme inconnue du début du roman, la mort qu'Anne voulait si désespérément comprendre, et il semble que la séparation même des amoureux ait des similitudes avec le rituel du dîner :

« La plainte d'Anne Desbaresdes reprit, se fit plus forte. Elle posa de nouveau sa main sur la table. Il suivit son geste des yeux et péniblement il comprit, souleva la sienne qui était de plomb et la posa sur la sienne à elle. Leurs mains étaient si froides qu'elles se louchèrent illusoirement dans l'intention seulement, afin que ce fût fait, dans la seule intention que ce le fût, plus autrement, ce n'était plus possible. Leurs mains restèrent ainsi, figées dans leur pose mortuaire. Pourtant la plainte d'Anne Desbaresdes cessa. » (MC 61, 62)

La sirène, le crépuscule, le dernier verre évoquent la fin, l'impossibilité de réaliser un désir et la condamnation à une vie insatisfaisante, vide, limitée par le statut social et les normes.

4. Le désir et la transgression dans *Un Barrage contre le Pacifique*

4.1. Le désir du personnage de M. Jo

Le deuxième roman choisi de Marguerite Duras, *Un Barrage contre le Pacifique*, a été publié en 1950. Comme dans ses nombreux romans, l'auteure s'inspire de sa propre vie, c'est-

à-dire de sa jeunesse passée en Indochine française – « *Le Barrage* est le premier texte où apparaissent nettement les lieux de l'origine et où la figure de la mère est centrale » (Ligot 14). C'est l'histoire d'une veuve qui s'est retrouvée seule avec ses deux enfants, Suzanne et Joseph. Elle a acheté une concession ne sachant pas qu'il s'agissait des terres incultivables car régulièrement inondées par la mer de Chine. Les raz-de-marée incessants de l'océan menacent les rizières et tout son investissement échoue, dix ans d'économies, et elle doit faire face à la pauvreté :

« Alors elle dut se rendre à la réalité : sa concession était incultivable. Elle était annuellement envahie par la mer. Il est vrai que la mer ne montait pas à la même hauteur chaque année. Mais elle montait toujours suffisamment pour brûler tout, directement ou par infiltration » (*Un barrage* 12).

La situation financière défavorable dans laquelle se trouve la famille de Suzanne est le déclencheur de tous les autres problèmes : l'impossibilité de sauver l'investissement fait sombrer la mère dans la folie, à la suite de quoi ses enfants sont comme livrés à eux-mêmes.

Comme dans le troisième roman choisi, *L'Amant*, Duras écrit dans *Un Barrage contre le Pacifique* des pages qui thématissent la passion, la connaissance de son propre corps, l'arrivée à l'âge adulte pour une jeune fille, mais aussi la prostitution, et la lutte contre l'ennui. Compte tenu de ce qui précède, il est facile de constater que le roman s'inscrit dans la thématique de l'œuvre car les thèmes qui dominent sont ceux du désir et de la transgression.

Ces thèmes sont exactement ce qui fait progresser la trame narrative, c'est-à-dire la motivation des personnages principaux à sortir de l'ennui, le vide existentiel, l'absence de toute perspective d'un côté, et de la misère et de la souffrance quotidiennes de l'autre – un désir si fort que la mère motive presque la jeune fille à se vendre, c'est-à-dire à tâcher d'épouser un jeune homme riche qui pourrait potentiellement la sortir de la pauvreté. Ils trouvent l'espoir de sortir de la pauvreté grâce à M. Jo, un jeune homme riche qui est l'objet des moqueries de toute la petite ville de Ram :

« C'était vrai, la figure n'était pas belle. Les épaules étaient étroites, les bras courts, il devait avoir une taille au-dessous de la moyenne. Les petites mains étaient soignées, plutôt maigres, assez belles. Et la présence du diamant leur conférait une valeur royale, un peu déliquescente. » (*Un barrage* 24)

Pour la mère, un regard sur la bague de M. Jo suffit. Elle comprend aussi le regard du jeune homme sur Suzanne, dans lequel la mère reconnaît déjà le désir et la solution à ses problèmes : « Il regardait Suzanne. La mère vit qu'il la regardait. La mère à son tour regarda sa fille » (Ibid.). Très vite, M. Jo est envoûté par la jeune fille et commence à lui rendre visite

tous les jours. Son désir pour elle ne fait que croître, alors que Suzanne ne ressent rien pour lui et reste absolument indifférente. Dans ces visites de M. Jo à la jeune Suzanne, on voit l'attirance sexuelle qu'il éprouve envers elle, et la souffrance inévitable qui est liée à ce désir, parce que Suzanne ne s'intéresse pas à celui qui la convoite (Freud 1968 : 40).

Bientôt, M. Jo lui offre un phonographe en échange de pouvoir la contempler pendant qu'elle prend sa douche, ce qu'elle accepte. Le cadeau d'un nouveau phonographe à Suzanne est une idée de M. Jo, et c'est peut-être aussi l'élément déclencheur qui a permis à la jeune fille de voir la force du désir qu'un homme a pour elle. Réalisant le manque d'intérêt de la part de Suzanne, la nature manipulatrice de M. Jo apparaît au premier plan, se manifestant dans les cadeaux qu'il lui offre et contre lesquels il veut obtenir ses faveurs. Suzanne a compris non seulement qu'il la désire beaucoup, mais aussi que cela signifie que le pouvoir est en fait entre ses mains à elle et qu'elle peut le tourner à son avantage ou à l'avantage de sa famille. Bien sûr, Joseph et sa mère avaient aussi de telles idées : « La rencontre de M. Jo fut d'une importance déterminante pour chacun d'eux. Chacun mit à sa façon son espoir en M. Jo » (*Un barrage* 41).

La transgression du roman réside dans la prostitution juvénile que la famille de la jeune fille soutient et encourage, et qui est le résultat de la folie qui s'est emparée de la mère déjà épuisée et détruite par la vie, et par la défaite de sa lutte titanesque et tragique contre l'océan : la mère avait fait construire des barrages en grands poutres de bois pour essayer de prévenir les inondations, mais ces barrages, rongés par les mammifères, se sont écroulés après un certain temps et non pas pu « faire le poids » devant l'immense force et puissance de l'océan. Alors, ayant donné dix ans d'épargne pour acheter la terre en concession, la mère, appauvrie, et depuis longtemps à bout de nerfs, et à bout de forces, sombre lentement dans la folie.

Elle a transmis sa folie aux enfants, et les conditions difficiles dans lesquelles ils se trouvent justifient en quelque sorte les concessions qu'ils font, et ils parviennent tous à justifier la « vente » de Suzanne à eux-mêmes. Elle-même se rend vite compte qu'elle peut être la solution aux soucis de sa famille, et qu'elle peut y parvenir grâce à son corps et à sa jeunesse, grâce au désir qu'elle inspire à M. Jo :

« Suzanne enfilait les marchandises. Ce n'était plus suffisant qu'elle lui ouvre la cabine de bains. Ç'avait été suffisant pour le phonographe mais ce n'était pas suffisant pour le diamant. Le diamant valait dix, vingt phonographes. » (*Un barrage* 68)

La satisfaction du désir de M. Jo devient plus difficile lorsque sa mère s'en rend compte et lui impose la condition d'épouser sa fille s'il veut coucher avec elle. Monsieur Jo donc offre une bague à Suzanne, une bague très précieuse qui devient symbole d'espoir de sortir de la pauvreté. Mais le fait que M. Jo se rend compte qu'il ne sera jamais heureux avec Suzanne, et qu'elle ne l'aimera jamais, complique sa situation. Néanmoins, il donne à Suzanne la bague dont il dit qu'elle vaut « vingt mille francs » (Ibid. : 87), soit deux fois la valeur de l'hypothèque de sa mère.

« C'était une chose d'une réalité à part, le diamant ; son importance n'était ni dans son éclat, ni dans sa beauté mais dans son prix, dans ses possibilités, inimaginables jusque-là pour elle, d'échange. C'était un objet, un intermédiaire entre le passé et l'avenir. » (Ibid. : 80)

Comme le souligne Ligot, le cadeau de la bague « ne vaut pas comme don, mais comme monnaie d'échange; il fait partie de cette prostitution généralisée qu'est le fonctionnement social » (30). L'espoir que cet objet a éveillé chez la jeune Suzanne, celui des possibilités et d'un avenir meilleur, s'éteint rapidement car sa mère la bat lorsqu'elle voit la bague – sa folie se révèle ici car tout en la battant elle parle de barrages, de lancers, de dettes, de maladies, des leçons de piano qu'elle tenait, de vieillesse, de fatigue et de mort (*Un barrage* 88). Mais comme Ligot le suggère : « l'image de la bague est tout de suite liée à la prostitution » (102). La mère pensait que Suzanne devait coucher avec M. Jo en échange de la bague, ce qui était complètement inacceptable, et Suzanne le sait, mais il semble effectivement qu'elle pourrait tout aussi bien accepter l'offre car elle est consciente de ce que cette bague pourrait signifier pour eux :

« Le marché que M. Jo lui propose est clair : trois jours à la ville contre le diamant. Il lui fait avec l'insistance cette proposition pendant les derniers jours du délai que la mère lui a fixé pour demander Suzanne en mariage. Il ne fait donc aucun doute, pour Suzanne, que la bague est un ersatz : au lieu des fiançailles, le « petit voyage » à la ville ; au lieu de la bague de fiançailles, la bague de prostitution ; au lieu du lien, le marché conclu. » (Ibid.)

En même temps, la mère voit aussi dans la bague la sortie de la pauvreté, donc le don de la bague lui importe beaucoup. Elle décide de vendre la bague et Joseph interrompt les visites de M. Jo parce qu'il ne veut pas que sa sœur couche un jour avec cet homme. La tentative de vente de la bague ne se termine pas bien, car dès le premier bijoutier, la mère apprend que la bague présente un défaut, « un crapaud », à cause duquel sa valeur a été estimée à dix mille francs. La mère n'abandonne pas pour autant l'idée de vendre la bague et décide de silloner toutes les bijouteries, mais elle n'a pas de chance : toutes ont trouvé le même défaut dans la bague en diamant, ce qui en réduit considérablement la valeur. La mère continue cependant à demander vingt mille francs pour lui, vingt mille francs qui représentent pour elle une issue à la situation dans laquelle elle se trouve, le remboursement de la dette à la banque et un

nouveau départ qui pourrait la sauver de la folie. Mais comme la vente ne reste qu'à l'état d'idée car la bague ne vaut pas grand-chose, la frénésie de la mère s'intensifie à nouveau. Elle a notamment l'idée de reprendre contact avec M. Jo, elle cherche à nouveau comment Suzanne pourrait l'amadouer. Suzanne et Joseph ont des idées différentes et veulent tous deux trouver un moyen de s'éloigner de leur mère, de sa maladie, de sa folie et de son obsession de construire un barrage et de protéger ses plantations de l'océan – elle est, selon Ligot, « l'obstacle à la liberté de ses enfants » (47). Joseph disparaît sans dire au revoir et Suzanne, avec l'aide de Carmen, employée d'un hôtel, tente de trouver un nouveau mari.

Et juste au moment où les choses semblent s'améliorer, où Joseph trouve un client pour acheter la bague et où une lueur d'espoir jaillit à nouveau dans la famille, un rappel vient rappeler que ce n'est certainement pas aussi simple, un rappel que la situation est sans espoir et qu'il est futile de se battre. Lorsque la femme qui avait décidé d'acheter la bague décide de la rendre, l'état de la mère s'aggrave et elle meurt. Joseph et Suzanne parviennent à une libération qui n'est que partielle, car ils doivent tous deux continuer à chercher leur propre voie.

4.2. Suzanne et Joseph

Dans ce roman la transgression n'apparaît pas seulement dans le caractère de M. Jo, qui profite de sa position et de son statut pour « conquérir » l'objet de son désir, ni dans le fait que la misère dans laquelle se trouvent les personnages est si grande que cela les oblige à accepter ses cadeaux et ses offres. Le caractère transgressif de ce roman peut être attribué à la relation entre Suzanne et son frère Joseph : « ils sont avant tout liés par un lien émotionnel fort, dont on pourrait dire qu'il dépasse la relation habituelle entre frères et sœurs » (Bardet 42). Comme le suggère l'auteur, Suzanne tient beaucoup à l'opinion de son frère : « Suzanne ne peut épouser quelqu'un qui ne lui plaît pas » (Ibid.). Joseph est donc une figure d'autorité pour Suzanne, son opinion influence grandement ses choix – lorsque Suzanne songe à accepter la bague que lui propose M. Jo, elle pense à ce que sa mère et son frère en diraient (Ligot 102). La relation de Joseph avec sa sœur Suzanne pourrait être caractérisée par la jalousie et la possessivité, surtout lorsqu'il s'agit de ses partenaires qui, à son avis, ne lui conviennent régulièrement pas, et d'après les exemples ci-dessus, nous voyons qu'elle-même le perçoit comme une figure importante.

Ce n'est pas si surprenant compte tenu de la situation ingrate dans laquelle ils se trouvent et de l'interdépendance sur laquelle ils comptent pour survivre. Mais, comme le souligne

Bardet, : « le lien est si fort qu'il peut paraître incestueux » (35), ce qui est particulièrement visible dans la scène où Joseph joue délibérément la chanson Ramona, qui est liée au premier baiser de Suzanne et du fils Agosti :

« Il lui avait dit qu'elle était devenue une belle fille et il l'avait embrassée. « Je sais pas pourquoi, tout d'un coup, j'ai eu envie de t'embrasser. » Ils étaient revenus ensemble au bungalow. Joseph avait regardé Suzanne d'un drôle d'air et puis il lui avait souri avec tristesse et compréhension. Depuis, le fils Agosti avait sans doute oublié et Suzanne n'y pensait guère mais il n'en restait pas moins que la chose était liée à l'air de Ramona.“ (*Un barrage* 54)

Ce n'est pas la seule partie où l'on peut remarquer des indices de la relation inhabituelle entre Joseph et Suzanne. Bardet cite également un exemple dans lequel Joseph compare sa compagne à sa sœur (36) : « C'était un peu comme si je couchais avec une soeur quand je couchais avec elle », en parlant de Carmen. Au cœur du roman se trouvent les relations familiales dégradées par la misère et l'envie de s'en sortir. La lutte de Suzanne pour se libérer de ces liens familiaux est mise en avant.

Ce roman décrit déjà dans son titre une lutte vaine contre la force destructrice de la nature, que ni le plus grand désir ni la plus grande obsession ne peuvent vaincre. L'obsession d'une mère à construire un barrage fait de troncs d'arbres pour empêcher l'océan d'inonder les cultures l'a rendue folle, l'obligeant, elle et ses enfants, à essayer de sortir de cette situation pénible et sans issue de la manière la plus impitoyable qui soit. La pauvreté et la faim, auxquelles les a conduits l'entreprise d'investissement infructueuse de leur mère, obligent la famille à se servir des moyens les plus impitoyables. L'une des solutions proposées consiste à inciter sa fille mineure Suzanne à se marier pour l'argent, à se prostituer en quelque sorte, car la mère voit dans la jeunesse et l'innocence de Suzanne la possibilité de sortir la famille de la situation grave. Suzanne, à travers la convoitise qu'elle suscite chez son prétendant, M. Jo, voit son propre pouvoir et devient consciente du pouvoir de son corps, ce qui éveille en elle le désir de se libérer, mais aussi de sortir de la situation, bien qu'à contrecœur, car le personnage de M. Jo ne suscite chez elle que du dégoût, ou plutôt une sorte de pitié, donc elle ne peut absolument pas être avec lui. Le personnage de Suzanne, comme beaucoup d'autres femmes durassiennes, « en rencontrant du désir commence sa recherche de la libération » (Ligot 85).

Les exemples ci-dessus illustrent les nombreuses situations difficiles dans lesquelles la famille de Suzanne s'est retrouvée et les décisions difficiles qu'elle a dû prendre pour sortir de la pauvreté – dans le roman, « on retrouve ainsi des éléments de la tragédie, l'écrasement de l'être par une force qui le dépasse, l'incapacité à échapper à son destin » (Bardet 84). Le roman est également une critique du colonialisme et de la manière immorale dont des

personnes comme la mère de ce roman ont été exploitées par les autorités coloniales, représentées par les agents corrompus du cadastre.

5. Le désir et la transgression dans *L'Amant*

Le dernier des trois romans durassiens de notre corpus dans lesquels les thèmes du désir et de la transgression dominant est *L'Amant*, le roman qui a eu un très grand succès auprès du public en France, mais à l'étranger aussi. Bien que nombre de ses œuvres ont connu un grand succès, *L'Amant* se distingue par le prix Goncourt qu'il a obtenu en 1984 et, en même temps, le roman a été sujet à de nombreuses lectures basées sur des approches diverses. Selon Ingrid Šafranek, c'est « le seul roman durassien écrit à la première personne du singulier » qui n'est pas introspectif, mais existentialiste, quoi qu'il soit « certainement le roman le plus personnel de Marguarite Duras » (2013 : 375 – 376). Šafranek décrit le roman comme une représentation du rapport entre « le réel, le symbolique et l'imaginaire », tel que défini par Lacan comme la triade de perméation du visible, du langage et du désir, c'est-à-dire de l'inconscient, et la relation est remplacée par le Moi et le Ça de Sigmund Freud (377). Dans le roman, l'auteur reprend les thèmes bien connus et traités déjà dans *Un barrage contre le Pacifique* : les relations au sein de sa famille d'origine et notamment la relation complexe faite d'amour et de haine entre la jeune fille, double de l'auteure, et sa mère, puis la rencontre avec un jeune indigène riche que la jeune fille n'aime pas, alors qu'il la désire – et ici, dans ce roman, il est sincèrement amoureux d'elle. On y retrouve l'atmosphère coloniale érotique et exotique de son enfance, des thèmes qui ont commencé à s'accumuler même après *L'Amant* dans d'autres œuvres comme *Emily L.* (1987), *La Pluie d'été* (1990) et *L'Amant de la Chine du Nord* (1991). La popularité de l'œuvre est également démontrée par l'adaptation cinématographique du réalisateur Jean-Jacques Annaud, *L'Amant* de 1992. D'après Šafranek, ce roman est « une synthèse des expériences de l'auteur en matière de prose, de cinéma, de théâtre et de poésie au cours de trente années de sa création » (378).

L'intrigue de ce roman le plus intime, le roman presque autobiographique, se déroule dans l'Indochine française, c'est-à-dire l'actuel Viêt Nam, où l'auteure a passé son enfance, et repose sur une relation amoureuse compliquée et secrète entre le personnage de la jeune fille, double de l'auteure, âgée de quinze ans à l'époque, et un jeune homme riche et plus âgé, d'origine chinoise. On peut déjà voir dans cette liaison un soupçon de transgression, c'est-à-dire une frontière franchie : leur différence d'âge, mais aussi d'origine, et de mode de vie. Il

est tout à fait évident que certaines normes sociales de l'époque ont été « violées », puisque les Français et les indigènes ne se fréquentaient pas à l'époque en Indochine française et toute relation amoureuse ou même amicale entre les deux peuples représentait un écart par rapport à la norme. Dans cette œuvre aussi, Duras s'écarte des modèles traditionnels du roman, tout comme elle brise certains thèmes tabou : « elle écrit librement sur le désir féminin, la folie et l'érotisme en brisant les croyances conventionnelles » (Ledwina 1). La jeune fille est celle qui mène le jeu, elle est consciente d'elle-même, entreprenante et non conventionnelle, c'est elle qui séduit son partenaire, lequel peut être compris comme la métaphore du lecteur, et invite le dernier à fermer les yeux sur les différences de race, d'âge, de statut social, c'est-à-dire qu'elle l'invite à franchir les frontières, oublier les interdits et la peur, déclare Šafraek (405). C'est exactement ce que l'on peut voir comme transgression : rompre avec la tradition et rejeter les rôles et les stéréotypes de genre (Ibid.).

Outre la relation amoureuse entre la jeune fille et son amant, qui représente le thème principal, la relation entre la mère et la fille est significative pour le roman. Cette relation est visiblement endommagée et pas du tout saine, et c'est précisément une autre similitude qu'Angot partage avec Duras – tous deux écrivent sur des relations familiales endommagées, et notamment sur la sexualité, le désir et la transgression qui se retrouvent comme thèmes principaux de nombreux romans des deux auteures.

Ainsi, comme mentionné dans le paragraphe précédent, les thèmes centraux de ce roman durassien sont le désir, avec un accent mis sur la femme, et la transgression, avec l'accent mis aussi sur la relation socialement inacceptable entre une femme blanche et un homme vietnamien, entre une adolescente et un homme fait, avec l'accent aussi sur le désir féminin qui est transgressif car en rupture avec la tradition. Le roman explore les objets du désir et de l'affection de la protagoniste, qui, selon Ledwina, sont « le jeune Chinois, son jeune frère et Hélène » (3). Comme l'affirme Ledwina, « la sexualité, lorsqu'elle est vécue librement, viole toutes les frontières, y compris celles entre le corps et l'esprit, l'homme et la femme et », dans le cas de la protagoniste, « celles entre les membres de sa famille » (Ibid.). Elle franchit les limites fixées par la mère de la protagoniste, sa relation avec ses frères et la société elle-même (Ibid.). Selon Oddrun Larsdotter Svisdal, Anne Desbaresdes dans *Moderato Cantabile* et « la jeune fille de quinze ans et demi » (90) dans *L'Amant* sont toutes les deux personnages féminins isolés en partie, mis en marge de la société en raison de leur perversité. Leur désir se manifeste à travers cet acte transgressif – elles trouvent en elles-mêmes un besoin auquel il leur est trop difficile de résister, même si tout les y contraint de

l'extérieur. Les personnages féminins de Duras sont spécifiques à cet égard – elle explore la nature masculine et féminine et les libère des conventions sociales qui leur sont imposées. La femme durassienne s'efforce d'être « une personne audacieuse qui n'a pas peur de l'amour » mais aussi une personne « qui ose vivre pleinement sa vie telle qu'elle lui convient, y compris sa sexualité » (Ledwina 3). En fait, son éducation est précisément basée sur la réalisation de sa propre sexualité et de son désir – à travers le regard de quelqu'un d'autre, l'auteure crée une image d'elle-même telle qu'elle aimerait se voir, ce qui lui donne du pouvoir et l'aide à se libérer complètement du contexte extérieur, explique Nina S. Hellerstein (46). L'attention qu'elle reçoit ainsi des autres l'aide à construire son identité, tout en se voyant comme les autres la voient, c'est-à-dire à travers les images qu'elle construit, ce qui lui permet également de choisir consciemment ce qu'elle veut (Hellerstein 46).

Dans le roman, le thème des relations familiales est également très important pour l'évolution et le développement de la protagoniste, et Duras explore son thème récurrent, le dysfonctionnement des membres de sa famille dans cette œuvre, comme dans bien d'autres romans et pièces de théâtre. Dès le début, la jeune fille, double de l'auteure, indique clairement son « rapport » et en même temps sa dépendance à l'égard de sa mère et de ses deux frères, ainsi que l'influence qu'ils exercent sur elle. Cela se voit déjà dans la description que l'auteure fait de soi-même à cette époque, et notamment de la description de sa tenue qu'elle portait le jour où elle rencontre le jeune homme chinois : elle avait une robe transparente qui appartenait à sa mère, mais que celle-ci lui avait donnée en cadeau parce qu'elle était trop décolletée. La jeune fille y a mis une ceinture qui, dit-elle, appartenait probablement à l'un des deux frères. Elle portait également des chaussures à talons hauts, des chaussures dorées que sa mère lui avait achetées. L'élément le plus important de cette photo est peut-être le chapeau de l'homme : « L'ambiguïté déterminante de l'image, elle est dans ce chapeau » (*L'Amant* 21 – 22). Elle est inhabituelle car « aucune femme, aucune jeune fille ne porte de feutre d'homme dans cette colonie à cette époque-là » (*L'Amant* 22). Cette scène de la traversée du fleuve, et la description des éléments de la tenue de l'adolescente, c'est-à-dire son apparence extérieure, semblent refléter ce qu'elle a à l'intérieur, c'est-à-dire ce dont elle est « faite » – la dépendance à l'égard de la famille, déjà mentionnée. Le chapeau d'homme symbolise sa rébellion, quelque chose qui montre sa différence, un signe précoce qu'elle n'appartient à personne, l'objet avec lequel elle met en évidence sa masculinité, qui sera également mise en évidence plus tard dans la trame narrative. Šafranek analyse exactement la même image, affirmant que « les vêtements de l'adolescente contiennent ceux appartenant à

toute sa famille » (386), et que non seulement les vêtements sont importants, mais aussi les textures – la fluidité de la soie, la rugosité de la ceinture en cuir et l'opposition de couleurs (noir/blanc), « avec les talons de la dame de bar sur les jambes d'une écolière » (Ibid. : 387). Šafranek affirme que ces éléments de la description peuvent être lus comme objets qui indiquent la fluidité du désir et des figures de formation du sens – au-delà des deux genres, féminin et masculin, que l'on retrouve dans les contrastes de tissus, de couleurs, de matières, il existe une « corrélation de la perméation des sentiments et des pensées », « une tension entre l'être sans forme (sensuel, inconscient) et l'esprit (le langage) auto-réfléchissant » (Ibid.). C'est précisément cette scène du passage du fleuve par le bac qui est cruciale. Selon Šafranek, la photographie de la jeune fille « est une métaphore réalisée d'une séduction mi-enfantine mi-androgyne, mais aussi un signal métapoétique possible de la cristallisation du désir in statu nascendi » (Ibid. : 386), ainsi que une métaphore de l'écriture, qui est une marque de fabrique de l'esthétique durassienne (Ibid. : 388).

Il est intéressant d'observer comment la représentation traditionnelle de la relation sexuelle et amoureuse et du désir à travers la dichotomie objet/sujet est modifiée, et en quelque sorte subvertie (Svisdal 98) dans le roman durassien. En effet, la femme représente traditionnellement l'objet du désir, alors que dans *L'Amant* le schéma s'inverse. Non seulement la jeune fille est consciente du regard de l'homme et du désir qu'il éprouve pour elle, mais elle se place devant ce regard, elle ne recule pas d'une certaine manière, elle n'accepte pas de devenir l'objet du désir, elle ne permet pas que son manque d'expérience la mette dans une position inférieure, vulnérable, elle souligne même qu'elle aime le fait que le jeune Chinois ait été avec de nombreuses femmes : « Je lui dis que j'aime l'idée qu'il a beaucoup de femmes, celle d'être parmi ces femmes, confondue » (*L'Amant* 52 – 53). En lui disant qu'elle préférerait qu'il ne l'aime pas, elle établit en quelque sorte sa domination dans la relation : « Elle lui dit je préférerais que vous ne m'aimiez pas. Même si vous m'aimez je voudrais que vous fassiez comme d'habitude avec les femmes » (Ibid. : 48). L'adolescente ne laisse vraiment rien au hasard, et en disant cela, elle lui enlève le pouvoir de la dominer, de lui être supérieur. Car en lui montrant qu'elle est consciente de son inexpérience et de sa vulnérabilité, et en se mettant dans une position d'où elle fait comprendre que ses raisons sont différentes et qu'elle sait ce qu'elle veut et comment elle le veut, elle lui enlève le pouvoir d'être celui qui dirige. Comme l'indique Svisdal : « Sa conscience et son désir constituent les éléments caractéristiques de son pouvoir sur l'homme, instrument d'attaque ». Contrairement aux femmes adultes de la colonie qui sont en situation d'attente, « c'est elle qui prend

l'initiative » (100), comme l'a également souligné Šafranek. Par cet prise de l'initiative, elle est entrée dans le monde des adultes, pas nécessairement parce qu'elle a pris conscience de son physique, de sa sexualité et de l'effet qu'elle produit sur les hommes, mais parce que cette initiative représente quelque chose que sa mère n'approuverait pas, quelque chose que l'adolescente fait en secret, et qui est à cause de cela pour la première fois quelque chose qui lui appartient : « Il lui plaît, la chose ne dépend que d'elle seule » (*L'Amant* 58). Elle avait l'impression que c'était quelque chose qu'elle devait faire pour elle-même, un petit acte de défi par lequel elle brisait les liens forts qui l'avaient attachée à sa mère et à ses frères : « Je me demande comment j'ai eu la force d'aller à l'encontre de l'interdit posé par ma mère. Avec ce calme, cette détermination. Comment je suis arrivée à aller jusqu'au bout de l'idée » (*L'Amant* 50 – 51).

De la même manière comme dans le cas de M. Jo, ou dans le cas de l'héroïne de *Moderato Cantabile*, le désir est mêlé à la souffrance, l'Éros est mêlé au Thanatos – le désir est dirigé vers l'objet inaccessible de sa réalisation, vers le jeune protagoniste. L'amour que le jeune homme ressent pour elle est également irréalisable pour l'amant, ce qui conduit à sa souffrance. L'objet du désir auquel il aspire est inaccessible, voire interdit à cause de la différence de statut social, d'âge, et surtout de race, interdits de l'autorité (le père) comme on en trouve dans *Moderato Cantabile*. Leur relation est vouée à l'échec dès le début, les normes sociales sont trop fortes pour que cette relation perdure.

Dans une tentative de réaliser son désir, la jeune protagoniste voit une opportunité d'évasion et de libération. Ce roman représente ainsi la libération de l'adolescente de sa famille et sa maturation – la libération du désir qu'une jeune fille réalise à travers sa première relation avec un homme.

6. « L'autofiction » de Christine Angot

Christine Angot, née Pierrette Marie-Clotilde Schwartz, est l'un des écrivains français les plus controversés à l'heure actuelle, et elle l'est devenue avec la publication du roman *L'Inceste* en 1999, dans lequel elle parle de la relation incestueuse que la protagoniste a eue avec son propre père. Ses romans précédents ne font que des allusions à ce sujet, mais ils ne sont pas suffisamment clairs pour que l'on puisse dire s'il s'agit d'une autofiction au cœur

duquel se situe le brouillage entre fiction et réalité (Baillargeon 3), ce qui, du point de vue du genre, peut décrire aussi un grand nombre de ses œuvres précédentes, y compris son dernier roman, le plus explicite jusqu'à présent, datant de 2021. Il s'agit du roman *Le Voyage dans l'Est*, pour lequel elle a remporté le prix Médicis et a été nommée pour le prix Goncourt, et ce roman sera au centre du sujet de ce mémoire. Les thèmes de la transgression et du désir, qui seront abordés dans le mémoire, sont également les thèmes centraux de *Le Voyage dans l'Est*. Ce qu'il est important de mentionner, c'est que Angot elle-même caractérise son écriture comme une métafiction³ basée sur la prohibition sociale générale de l'inceste, qu'elle considère comme un acte performatif. Dans son livre *Le personnel est politique*, Baillargeon déclare que : « les oeuvres de trois écrivaines » parmi qui se trouve Angot « se distinguent du reste de la production littéraire actuelle par leur relation particulièrement tumultueuse avec leur public, à cause de la nature très personnelle (ou semi-autobiographique) de leurs textes, et à cause de leurs représentations publiques dans les médias » (2). Cette approche leur permet de parler librement de ce qui est considéré comme tabou et transgressif dans la société :

« En effet, plusieurs écrivaines adoptent le genre de l'autofiction pour livrer des récits très personnels traitant de leurs expériences sexuelles, d'homosexualité, d'abus ou d'harcèlement sexuels, ou de prostitution. Les femmes depuis l'an 2000 parlent ouvertement de sexualité de manière détaillée, graphique et ostentatoire, sans remords, ce qui n'est pas sans attirer l'attention des médias qui sont avides de récits crus. Cet ouvrage s'inscrit donc dans une perspective féministe qui veut réévaluer les rapports de pouvoir au coeur du récit de soi, de l'aveu de sa mise en fiction, mais aussi les rapports de pouvoir qui ont rendu ce genre de prise de parole invisible, voire impossible, par le passé et qui se présente dans la façon dont l'autofiction des femmes est à la fois produite et reçue. » (Baillargeon 3)

Angot aborde le sujet de l'inceste de la même manière, elle s'expose consciemment et choque le lecteur avec le caractère explicite du personnage qu'elle crée, mais convainc le lecteur que c'est elle en effaçant le mur entre la fiction et la réalité. Outre l'inceste, elle aborde les thèmes de l'homosexualité et de la violence sexuelle, et il est très important de mentionner qu'elle est à l'origine de la remise en question des limites fixées par l'auteure et qu'elle confronte les lecteurs à des sujets tabous tels que l'inceste, qu'elle traite sans ménagement ni embellissement, et qui choquent le public.

Comme on peut déjà le constater dans l'extrait traduit du roman, l'auteur utilise des phrases courtes, dépourvues d'images, tandis que la narration des événements est strictement chronologique et axée sur (la prétendue) l'exactitude des informations qu'elle fournit. Dans *Le Voyage dans l'Est*, Angot s'efforce d'établir un ordre et des raisons et des motivations de sorte

³ (Littérature) Forme d'écriture autoréférentielle qui dévoile ses propres mécanismes par des références explicites. (<https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/metafiction>)

que le roman peut par endroits ressembler au journal intime de l'auteur, ce qui le rend assez différent de Duras sur le plan stylistique. Avec son roman, Christine Angot veut certainement parler à nouveau publiquement du sujet tabou de l'inceste, des traumatismes familiaux et de l'impossibilité de reconstruire l'identité après un tel traumatisme. Ce faisant, elle semble vouloir parler au nom de tous ceux qui ont vécu des traumatismes similaires, et appelle à la fin du silence, ce qui ajoute à son roman une dimension politique et collective en dénonçant les structures sociales qui ont rendue possible les traumatismes qu'elle prétend avoir vécu (cf. Baillargeon 3).

6.1. Le désir, la transgression et le traumatisme dans *Le Voyage dans l'Est*

Le roman a été publié en 2021, mais son intrigue suit la vie d'une très jeune fille à partir de l'âge de treize ans. Si dans ses précédents romans, Angot aborde également le thème de l'inceste, elle le fait cette fois-ci différemment, en tentant de reconstituer l'enchaînement des faits avec une précision chirurgicale, de démêler ce qu'elle présente au lecteur comme ses propres traumatismes avec sobriété et clarté. Bien que le roman soit pénible à lire par endroits, il oblige le lecteur à poursuivre la lecture jusqu'à la fin, comme s'il le mettait au défi de le faire parce que ce qu'elle a elle-même dû subir ce qui était incomparablement pire. Le roman peut également être lu comme une manière de traiter un traumatisme personnel, un traumatisme survenu lorsque l'auteure aurait été une victime du désir sexuel de son père, le roman qui traite aussi l'impossibilité d'établir une relation normale avec lui.

Au début du roman, nous apprenons que le personnage principal, Christine, âgée de treize ans, n'a jamais rencontré son père, parce qu'elle vit avec sa mère célibataire et que son père, qui a une autre famille, vit en Allemagne. Puis, tout d'un coup, Christine a la chance de le rencontrer grâce au changement de la loi sur la filiation. Cela rend la jeune fille de l'époque extrêmement heureuse, car l'idée qu'elle se faisait de son père n'était construite que sur la base de ce que lui en disait sa mère, et nous apprenons également qu'il lui manque une figure paternelle dans sa vie. Lorsqu'elle le rencontre, il l'impressionne – traducteur distingué, polyglotte, cultivé, bien habillé, dominant – Christine ressent le besoin de l'impressionner. Mais lorsqu'il part, son espoir de voir ses relations familiales se stabiliser en rencontrant son père commence à s'estomper dès la première rencontre, lorsqu'il l'embrasse sur la bouche :

« Il me regardait dans les yeux. Il a fait un pas en avant, et m'a embrassée sur la bouche. Le mot inceste s'est immédiatement formé dans ma tête. J'ai pensé en me le formulant : – Tiens, ça m'arrive à moi, ça ! ? » (Angot 23).

Après cet événement, nous suivons la lutte ardue que Christine, treize ans, mène contre elle-même, celle de l'interprétation de l'événement et de sa négation – démolissant l'image idéalisée qu'elle avait de son père et faisant face à quelque chose d'inimaginable pour un enfant : « J'ai compté sur une mauvaise interprétation de ma part. Je l'ai extirpée de ma tête. L'image me traversait l'esprit. C'était fugace. Je ne voulais pas la faire exister » (Angot 25).

Christine tente de se concentrer sur les aspects positifs de son père et d'effacer l'événement troublant. Elle décide de ne penser qu'au bonheur éphémère qu'elle a ressenti lorsqu'elle a enfin rencontré son père. Malheureusement, l'espoir que l'événement ait été mal interprété et qu'il ne se reproduise pas disparaît bientôt, et le père franchit rapidement la ligne une deuxième fois, chaque fois plus explicitement et plus douloureusement : « – Tu sais ce qui se passe, là, quand j'entends ta voix, au téléphone, comme maintenant ? – Non. – Mon sexe devient dur. » (Angot 33)

Bien qu'elle veuille raconter à sa mère le baiser sur la bouche, elle ne trouve pas le moyen de le faire. L'image était gravée dans sa mémoire et elle ne pouvait pas la faire sortir, mais elle ne pouvait pas non plus la partager avec qui que ce soit : « Je voulais le dire. Mon intention était claire. La forme était vague. Je voulais transmettre une information. Je ne voyais pas comment. Je ne trouvais pas les mots qui correspondaient » (Angot 35). Le personnage répète souvent qu'il lui manquait une forme, une forme dans laquelle transmettre ces informations, ce qui est peut-être une autre manière par laquelle Angot veut convaincre son lecteur qu'elle est un personnage de l'œuvre et que l'histoire qu'elle écrit est son histoire par laquelle elle donne à Christine la forme requise qui lui manque, c'est-à-dire elle donne la parole aux victimes d'abus. Bien que parfois elle ne soit pas sûre que la séquence des événements soit tout à fait correcte, ce dont elle se souvient, comme elle l'affirme, ce sont ses sentiments, et c'est sur leur incohérence qu'elle insiste le plus, car ils étaient en opposition : « Je pourrais refaire la colonne des pour et des contre. Les espoirs. Les décisions. Les résolutions. Les concessions que j'ai arrachées, ou que j'ai cru arracher » (Angot 55). Elle veut tenir tête à son père, mais elle ne trouve pas le moyen de le faire – elle ne peut pas lui dire non, elle ne peut pas parler de ce qu'elle vit à sa mère, ni aux amis qu'elle a à l'époque.

L'histoire qu'Angot nous raconte est explicitement transgressive. Le trouble du personnage de l'adolescente n'est que plus accentué par les moments où le père prétend qu'il ne s'agit pas de quelque chose d'inquiétant :

« Dans certaines sociétés, très évoluées, c'était un signe de distinction, au contraire, de supériorité. C'était un privilège qu'on accordait aux pharaons, de pouvoir épouser leur fille, et dans certaines civilisations, une marque de la très haute aristocratie. » (Angot 94)

Cette relation, qui a duré des années, a eu un impact sur les futures relations amoureuses, ainsi que sur la sexualité du personnage. Trois ans plus tard, le jeune fille entame une relation avec un homme plus âgé qui est le premier à qui elle parvient à dire que son père la sodomise – il lui promet de lui dire d'arrêter et d'en informer sa mère. Elle n'en dit rien, et lorsque Marc, son compagnon, confronte son père, celui-ci lui répond de manière manipulatrice que Christine n'a pas besoin d'intermédiaire et que si elle veut changer leur relation elle doit pouvoir le dire elle-même. Pour ne rien arranger, et pour accentuer son désarroi et son impuissance, son espoir s'éteint complètement lorsqu'elle va au cinéma avec eux deux : « Mon père était à ma gauche. Marc à ma droite. Il me donnait la main. Mon père s'en est rendu compte, il a pris mon autre main, et l'a glissée dans son pantalon. Marc s'en est aperçu. Il a ouvert sa braguette, et a enroulé ma main autour de son sexe » (Angot 141). Après qu'il s'est avéré que la seule personne qu'elle pensait pouvoir la sauver de cette situation l'a trahie, elle s'est retrouvée à nouveau seule, vaincue. Il ne lui restait plus qu'à accepter la réalité telle qu'elle est : « Marc, que j'avais pris comme sauveur, se trouvait intégré au dispositif de mon père. J'ai pensé que le seul pouvoir qui me restait était de prendre acte de mon impuissance, d'accepter la réalité, en essayant de préserver une minuscule zone de liberté » (Angot 142).

Comme nous l'avons souligné dans notre étude du thème du désir et de la transgression dans le roman *Moderato Cantabile*, où nous avons affirmé qu'Anne Desbaresdes avait une certaine idée de l'événement (cf. *supra* 22), c'est-à-dire qu'elle essayait de comprendre le désir et ce qu'il représentait pour un homme, Christine le fait aussi. Elle essaie d'établir la séquence des événements dans l'espoir de mieux comprendre ce qui lui arrive – en fait, l'auteure crée une représentation de Christine, qui pour elle, le sujet, est différente de celui de son père, de ses amis, de sa famille, tandis que ce qu'elle cherche à comprendre, c'est la source et la raison des choses, exactement ce que représente, selon Schopenhauer, le désir, qui après tout, comme nous avons déjà affirmé *supra*, n'est pas saisissable (« voir le monde et l'interpréter n'est pas vraiment ce qu'il est, mais c'est bien la limite de la compréhension que nous en avons, selon Schopenhauer (58) »), puisque le désir vient de l'inconscient.

7. Conclusion

L'objectif de ce mémoire était de focaliser et d'explorer les thèmes du désir et de la transgression dans trois romans de Marguerite Duras, *Moderato Cantabile*, *Le Barrage contre le Pacifique*, et *L'Amant*, ainsi que dans le roman de Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est* et de quelles manières ces œuvres explorent des relations familiales douloureuses et des sujets tabous, comme la prostitution adolescente chez Duras et l'inceste chez Angot à travers les œuvres.

En examinant les motivations des personnages durassiens, nous concluons que le désir mène inévitablement à la souffrance. Pour la Duras lectrice de Schopenhauer, la quête incessante de satisfaction crée une frustration perpétuelle, et c'est exactement ce qu'arrive aux personnages durassiens : en raison des normes sociales et du caractère transgressif de leur désir (selon Freud, il réside dans l'interdit), les protagonistes sont condamnés à souffrir. Aussi, pour un nombre de personnages durassiens, le désir est lié à la mort, Éros est mêlé au Thanatos, comme l'avait postulé Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* : c'est le cas de M. Jo, d'Anne et de Chauvin dans *Moderato Cantabile*, et de l'amant chinois dans *L'Amant*.

Le roman *Moderato Cantabile* parle de désirs non réalisés qu'Anne Desbaresdes n'aura même pas l'occasion de réaliser, sa situation sociale de la bourgeoise mariée ne lui permettant pas d'avoir une relation avec Chauvin, chômeur et marginal. D'ailleurs, la souffrance d'Anne Desbaresdes commence par le cri d'une autre femme, elle commence par la découverte de l'existence du désir en elle. La chose similaire arrive au protagoniste de *L'Amant* : les différences de statut, de race et les différences générales entre l'amant chinois riche et la jeune fille blanche et pauvre vont à l'encontre des attentes de la société et ont pour conséquence l'impossibilité de réaliser complètement le désir. Dans les romans *Un Barrage contre le Pacifique* et *Le Voyage dans l'est*, ce qui est transgressif, ce sont les relations familiales toxiques, l'incapacité à établir des relations normales, mais aussi l'exploitation d'une position de pouvoir pour profiter des plus faibles. Ainsi, dans le cas d'*Un Barrage*, M. Jo utilise son argent pour « acheter » l'objet de son désir, l'adolescente Suzanne. Dans le cas du roman d'Angot, un père prestigieux et expérimenté profite de son aura de l'homme du monde, et de l'homme instruit pour abuser de son pouvoir sur sa fille afin de la violer. À la différence du père, polyglotte et éloquent, qui maîtrise le langage comme il possède l'autorité et le pouvoir, sa fille, grandissant dans un milieu modeste, est incapable de verbaliser son traumatisme causé par les viols à répétition.

Le désir est dans tous les romans choisis transgressif, il va à l'encontre des normes sociales, du sens commun, il exploite, détruit et conduit finalement à l'autodestruction et à la souffrance. Toutefois, il faut dire que dans le roman d'Angot le désir du père incestueux est non seulement transgressif, comme chez Duras, mais reprehensible, criminel et répugnant. Alors que le lecteur a beaucoup de compassion pour la solitude et la souffrance d'Anne Desbaresdes, qu'il plaint M. Jo ou l'amant chinois, il trouve le père de Christine odieux.

8. Traduction de la première partie du roman *Le Voyage dans l'Est*

Le Voyage dans l'Est	Putovanje na istok
<p>« J'ai rencontré mon père dans un hôtel à Strasbourg, que je ne saurais pas situer. L'immeuble faisait environ quatre étages. Devant, il y avait quelques places de parking. On entrait par une porte vitrée. La réception se trouvait sur la gauche. Il y avait un ascenseur au fond. Un escalier en bois avec un tapis qui parcourait les marches, et assourdissait les pas. La façade était plutôt moderne. La pierre, blanche. Il y avait des bas-reliefs de forme géométrique. Je crois. C'était pendant les vacances d'été. J'avais treize ans. Je venais de finir ma cinquième. Ma mère avait eu l'idée d'un voyage dans l'est de la France. On a quitté Châteauroux au début du mois d'août. On s'est arrêtées à Reims, à Nancy et à Toul. On est arrivées à Strasbourg un jour de semaine, en fin de matinée.</p> <p>Ma chambre se trouvait au deuxième étage, et donnait sur la rue. Celle de ma mère à l'étage du dessus, dans la partie latérale. La mienne devait être à l'est ou au sud-est. Car il y avait une très forte lumière. Le papier peint était jaune. J'avais ma salle de bains, mes toilettes. Ma mère et moi partagions habituellement la</p>	<p>„Svog sam oca upoznala u Strasbourgu, u hotelu za koji ne bih mogla reći gdje se nalazio. Zgrada je imala otprilike četiri kata. Ispred je bilo nekoliko parkirnih mjesta. Ulazilo se na staklena vrata. Recepcija se nalazila s lijeve strane. U dnu je bilo dizalo. Drveno stepenište prekriveno tepihom koji je prigušivao korake. Pročelje je bilo nekako moderno. Kamen, bijeli. S geometrijskim oblicima u plitkom reljefu. Mislim. Bilo je to za vrijeme ljetnih praznika. Imala sam trinaest godina. Upravo sam završila sedmi razred. Majka je došla na ideju da otputujemo na istok Francuske. Iz Châteaurouxa smo otišle početkom kolovoza. Zaustavile smo se u Reimsu, Nancyju i Toulu. U Strasbourg smo stigle jednog radnog dana, kasno ujutro.</p> <p>Moja se soba nalazila na drugom katu, a gledala je na ulicu. Majčina je bila kat iznad s bočne strane. Moje je morala biti na istoku ili jugoistoku jer je svjetlost bila izrazito jaka. Tapete su bile žute. Imala sam vlastitu kupaonicu i WC. Majka i ja obično smo dijelile sobu. Otac je napravio</p>

même chambre. Mon père avait fait la réservation et téléphoné. Elle me l'avait passé. J'avais éclaté en sanglots en entendant la voix.

J'étais assise sur le lit, anxieuse. On a frappé à la porte.

Ma mère est entrée.

- Bon. Il vient de m'appeler. Il sort de son bureau. Il sera là dans vingt minutes. Tu préfères l'attendre ici, ou en bas, dans le hall?

- Ici.

Je me suis mise devant la fenêtre. Mon cœur battait.

- Qu'est-ce qu'il a comme voiture?

- La dernière fois, il avait une DS, ça fait un certain temps. Il a dû en changer depuis.

- De quelle couleur ?

- Alors ça... bleue, peut-être.

Je n'avais pas souvenir de lui. Je n'exprimais pas le désir de le rencontrer. Je répondais qu'il était mort quand on me demandait où il était.

- Reste pas là-bas, Christine. Viens. Viens t'asseoir à côté de moi.

J'avais vu une seule photo de lui, elle datait d'avant ma naissance. Il portait une chemise blanche rentrée dans un pantalon ceinturé. Il était mince. Il avait les cheveux bruns, des lunettes.

La figure masculine de mon enfance était mon oncle.

Je lui avais offert une année le cadeau fabriqué à l'école pour la fête des pères. Un étui à peigne en skaï qui se glissait dans la poche d'une veste. Parce qu'il aimait s'habiller et se parfumer, et que je n'ai pas osé l'envoyer à mon père. En le lui donnant, j'avais été gênée. Je ne l'ai jamais vu l'utiliser.

rezervaciju i nazvao. Dala mi ga je. Kad sam mu čula glas, briznula sam u plač.

Tjeskobna, sjedila sam na krevetu. Netko je pokucao na vrata. Majka je ušla.

- Eto, upravo me nazvao. Izašao je iz ureda.

Doći će za dvadeset minuta. Bi li ga radije čekala ovdje ili dolje, u predvorju?

- Ovdje.

Stala sam ispred prozora.

Srce mi je žestoko lupalo.

- Kakav automobil ima?

- Posljednjeg je puta vozio DS, ali ima od toga dosta vremena. Odonda ga je sigurno promijenio.

- Koje boje?

- A sad... plave, možda.

Nisam ga se uopće sjećala. Nikad nisam izrazila želju upoznati ga. Na pitanje gdje je, odgovarala bih da je mrtav.

- Nemoj tamo stajati, Christine. Dođi. Dođi sjesti kraj mene.

Vidjela sam jednu jedinu njegovu sliku, iz vremena prije mog rođenja. Nosio je bijelu košulju zataknutu u hlače s remenom. Bio je vitak. Imao je smeđu kosu, naočale.

U djetinjstvu mi je ujak predstavljao očinsku figuru. Jedne sam mu godine dala poklon koji sam izradila u školi za Dan očeva. Etui od umjetne kože, navlaku za češalj koji se lako stavi u džep sakoa. Zato što se volio lijepo oblačiti i namirisati, a i zato što se nisam usudila poslati ga ocu. Kad sam mu ga

Mon grand-père venait à Châteauroux une fois par an. C'était un Juif d'Europe centrale né à Alexandrie qui parlait dix langues. Les relations entre ma mère et lui étaient très difficiles.

Il y avait peu d'hommes dans mon entourage. Les rapports étaient lointains, les conversations. Limitées à la politesse. Les commerçants. Les pères de mes copines. Tous mes professeurs étaient des femmes. Je fréquentais l'établissement privé de la ville. Les pères attendaient leur fille à la sortie le samedi. Je les apercevais de loin assis au volant de leur voiture, la plupart du temps une DS, ou j'en croisais un, dans le couloir d'un appartement, quand j'étais invitée à un anniversaire.

On a frappé à la porte. Mon père est entré. L'image que j'avais élaborée, à partir de la photo que je connaissais, ne correspondait pas à la réalité. Je n'avais vu ce genre d'hommes qu'à la télévision ou au cinéma. L'allure élégante et décontractée, pas de cravate, le pli du pantalon retombait sur le bout de la chaussure, les cheveux étaient très noirs, un peu longs sur la nuque, une mèche sur le côté. Je me suis jetée dans ses bras, en pleurant, la respiration hachée par les sanglots.

- Je suis contente de te connaître. Je pleure, mais c'est parce que je suis contente. Je suis contente...

- Moi aussi, Christine.

Il a refermé les bras sur moi. Ma mère a posé une main sur ma nuque, et m'a dit des paroles rassurantes.

La pièce était remplie de lumière Il avait réservé une

predala, bilo mi je neugodno. Nikada nisam vidjela da ga koristi.

Moj je djed dolazio u Châteauroux jednom godišnje. Bio je Židov iz srednje Europe, rođen u Aleksandriji i govorio je deset jezika. Odnos između njega i majke bio je vrlo težak.

U mom je okruženju bilo malo muškaraca. Odnosi su bili površni, razgovori svedeni na pristojnost. Vlasnici trgovina. Očevi mojih prijateljica. Nisam imala muških profesora. Išla sam u jedinu privatnu školu u gradu. Očevi bi subotom na izlazu čekali svoje kćeri. Opažala sam ih izdaleka kako sjede za volanom svojih automobila, najčešće luksuznih DS-ova, ili bi ih sretala u hodniku stana kad sam bila pozvana na neki rođendan.

Netko je pokucao na vrata. Ušao je moj otac. Ideja izgrađena na temelju fotografije koju sam poznavala nije se poklapala sa stvarnošću. Muškarce poput njega prije toga viđala sam samo na televiziji ili u kinu. Elegantno i opušteno držanje, bez kravate, nabor hlača koji pada na vrh cipele, izrazito crna kosa, nešto duža na zatiljku, pramenovi sa strane. Bacila sam mu se u naručje, plačuci, jecaji su ispresijekali disanje.

- Sretna sam da te mogu upoznati. Plačem, ali zato što sam sretna. Sretna sam...

- I ja, Christine.

Obgrlio me. Majka je stavila ruku na moj zatiljak i ohrabrila me riječima.

Soba je bila ispunjena svjetlošću.

table au buffet de la gare, qui figurait dans le guide Michelin et faisait des spécialités alsaciennes.

- Tu aimes la choucroute?

- Pas tellement non.

- Je vois que tu as de la personnalité, en tout cas.

Ma mère a dit, l'oeil brillant, le coin de la lèvre légèrement relevé :

- Elle a de qui tenir Pierre !

Il a souri.

Le sourire était très particulier. Les lèvres fines, et très étirées.

Dans l'ascenseur, il tenait une cigarette entre ses doigts. Les mains avaient la même forme que les miennes. J'ai été surprise que ma mère ne m'ait pas parlé de cette ressemblance.

Puis on est passés devant la réception. Je me suis représenté l'image qu'on donnait, en guettant les regards avec cette image en tête. J'ai senti une bouffée d'orgueil qui m'envahissait. C'était une sensation de légèreté, et d'importance à la fois.

Sur le parking, il marchait devant moi. Il n'était pas aussi mince que sur la photo que je connaissais. Il venait d'avoir quarante-quatre ans. Tout indiquait la confiance en soi. La manière d'allonger le pas, le balancement des épaules, la façon dont elles jouaient dans la carrure de la veste, la tête haute, le dos droit. Ma mère ne déparait pas. Jupe blanche, chemisier vert, collier en ivoire, boucles d'oreilles. Il a pointé une direction, avec ses clés de voiture au bout du bras:

- Tu vois la blanche, là-bas ?

L'autoradio encastré s'allumait avec un gros bouton

Rezervirao je stol u bifeu na željezničkom kolodvoru koji se nalazio u Michelinovom vodiču, a posluživao je alzaške specijalitete.

- Voliš kiseli kupus?

- Pa i ne baš.

- Kako bilo, vidim da imaš karakter,

Sa žarom u očima i blago zaobljenim kutom

usana majka je rekla:

- Imala ga je od koga naslijediti, Pierre!

Nasmijao se.

Osmijeh je bio vrlo specifičan. Usne su mu bile tanke i vrlo razvučene.

U dizalu je između prstiju držao cigaretu.

Ruke su mu imale isti oblik kao i moje. Iznenadila sam se da mi majka nije spomenula tu sličnost.

Nakon toga prošli smo pokraj recepcije.

Zamišljala sam kakav dojam ostavljamo, a s tim sam prizorom u glavi pratila poglede. Osjetila sam kako me preplavljuje val ponosa. Istovremeno je to bio osjećaj lakoće i važnosti.

Na parkingu je hodao ispred mene. Nije bio toliko vitak kao što sam ga znala s fotografije. Nedavno je navršio četrdeset i četiri godine. Sve je ukazivalo na to da ima samopouzdanja. Način na koji je produživao korak, njihao ramenima, kako su ona plesala ispod njegovog sako, uzdignuta glava, uspravna leđa. Ni majka nije zaostajala. Bijela suknja, zelena bluza, ogrlica od bjelokosti, naušnice. S ključevima u ruci pokazao je u jednom smjeru:

- Vidiš onaj bijeli, tamo dolje?

bleu. Un fouillis de cartes routières et de guides Michelin débordait de la boîte à gants. Il a fermé le clapet d'un coup sec. Le pouce avait la même courbure que le mien, l'ongle rebiquait de la même manière. Il a enfoncé un bouton sur le tableau de bord.

Qu'est-ce que c'est ?

J'étais sur la banquette arrière, il s'est mis de profil, et a approché le bout rougeoyant de l'allume-cigare de sa cigarette. Il a fait jouer le pommeau du levier de vitesse dans sa main, baissé la vitre et posé un coude sur la portière. Il a mis le contact. Je ne me souviens pas du trajet. En traversant un pont, il a dit que le Bas-Rhin sur la carte se trouvait au-dessus du Haut-Rhin, que ça paraissait étonnant, que ça ne l'était pas. Car la source était au nord. Le ciel était très bleu. Il a parlé du climat continental, des terres éloignées de la mer, des vents marins bloqués par les montagnes, de l'air sec de la plaine d'Alsace, qui annonçait celui d'Europe. Ma mère a évoqué les origines de son père, et son envie de visiter l'Europe de l'Est.

-Paris ne te manque pas trop finalement... Tu t'es bien adapté à Strasbourg...

Je portais un T-shirt rouge avec trois petits boutons, acheté dans. Un magasin que fréquentaient les filles de ma classe. Ma mère s'efforçait, dans la mesure de ses moyens, de réduire l'écart qui existait entre elles et moi.

La sensation que j'avais eue, en passant devant la réception de l'hôtel, s'est reproduite en traversant la salle de restaurant. Je guettais les regards, avec dans la tête l'image de lui, ma mère et moi.

Ugrađeni autoradio palio se na veliki plavi gumb. Pretinac za rukavice bio je pretrpan auto kartama i Michelinovim vodičima. Naglo je zalupio poklopcem. Palac mu je bio zakrivljen kao i moj, nokat mu je stršao na isti način. Pritisnuo je dugme na kontrolnoj ploči.

- Što je to?

Sjedila sam na stražnjem sjedalu. Okrenuo se iz profila i približio je crveni kraj žarača cigareti. Povukao je ručicu mjenjača, spustio prozor i položio lakat na vrata. Okrenuo je ključ. Ne sjećam se putovanja. Dok smo prelazili neki most, rekao je da je na karti Donja Rajna iznad Gornje Rajne, da se činilo neobičnim da je tako, ali da nije zapravo. Zbog izvora koji je na sjeveru. Nebo je bilo izrazito plavo. Govorio je o kontinentalnoj klimi, o mjestima udaljenim od mora, o morskim vjetrovima koje su zaustavljale planine, suhom zraku alzaške ravnice, koji je naviještao srednjoeuropski. Majka je spomenula podrijetlo svog oca i svoju želju da posjeti Istočnu Europu.

- Pariz ti i ne nedostaje previše... Dobro si se prilagodio Strasbourg...

Imala sam crvenu majicu s tri gumbića, kupljenu u dućanu u kojem kupuju djevojke iz mog razreda. Majka se trudila, koliko je mogla, smanjiti jaz koji je postojao između njih i mene.

Osjećaj koji sam imala dok smo prolazili pored recepcije hotela ponovio se pri prolasku kroz restoransku salu. Promatrala sam poglede, a u glavi mi je bila slika njega, mame i mene.

Ujutro mi je rekla:

Elle m'avait dit le matin: - Si tu dis un truc comme ça en l'air, attention... Il va te demander de te justifier, quand tu discutes avec lui, il faut pouvoir argumenter. J'avais préparé des sujets de conversation.

Le nom de l'établissement parcourait le bord des assiettes. C'était un nom composé. Les... quelque chose. Je crois. J'étais assise à côté de ma mère, face à lui. J'ai pensé que les gens tout autour n'imaginaient pas ce que représentait pour nous ce déjeuner. Il a demandé des nouvelles de ma tante.

Édith, eh bien elle a trois enfants, qu'elle a élevés. Et là, elle vient de reprendre un emploi.

- Que fait-elle ?

- Je l'ai fait entrer à l'hôpital dans lequel je travaille... aux cuisines.

Ma mère avait commencé comme dactylo à la Caisse Primaire d'Assurance Maladie, et avait gravi les échelons. Elle était secrétaire de direction et chef du personnel, d'un établissement hospitalier géré par la Sécurité sociale. Mais on va peut-être quitter Châteauroux.

- Où iriez-vous ?

- En Champagne. Peut-être.

Le voyage dans l'Est était fondé sur trois raisons. La candidature qu'elle venait de poser à la Sécurité sociale de Reims. Une amie qui lui avait prêté un appartement à Toul. Et la nouvelle loi sur la filiation, qui permettait au père, avec l'accord de son épouse légitime, de reconnaître a posteriori un enfant naturel.

- Ta maman me dit que tu es bonne élève.

- Oui, mais j'aime pas les maths. Je préfère les langues et le français.

Ako kažeš nešto usputno, pazi... Upitat će te da pojasniš, kad raspravljaš s njim moraš znati argumentirati.

Pripremila sam teme za razgovor.

Na tanjurima je pisalo ime restorana. Radilo se o nekoj složenici. Les... nešto. Čini mi se. Sjedila sam kraj majke, nasuprot njega. Razmišljala sam kako ljudi oko nas ne mogu ni zamisliti što za nas predstavlja ovaj ručak.

Pitao je za tetu.

- Édith sad ima troje djece koju je podigla. I nedavno se ponovno zaposlila.

- Što radi?

- Ubacila sam je u bolnicu u kojoj radim... u kuhinju.

Majka je počela kao daktilografinja na Zavodu za zdravstveno osiguranje, a onda je napredovala. Bila je tajnica uprave i šefica osoblja u bolnici koja je u nadležnosti socijalnog osiguranja.

- Doduše, možda odselimo iz Châteauroux.

- Kamo?

- U Champagneu. Možda.

Na istok smo putovale iz tri razloga. Prijava koju je upravo podnijela za mjesto u Socijalnom osiguranju u Reimsu. Prijateljica koja joj je pozajmila stan u Toul. I novi obiteljski zakon koji je dopuštao ocu da, uz dopuštenje zakonite supruge, naknadno prizna svoje izvanbračno dijete.

- Tvoja mi je majka rekla da si dobra učenica.

- Jesam, ali ne volim matematiku. Draži su mi strani jezici i francuski.

- Les maths sont un type d'expression logique très facile en réalité, tu devrais t'y intéresser. Quelles langues t'enseigne-t-on à l'école ?

- Seulement l'anglais pour l'instant. En quatrième, je vais commencer l'allemand et le latin. Et toi, au Conseil de l'Europe, qu'est-ce que tu fais exactement, tu traduis ce que les gens disent ?

- Ça, ce sont les interprètes, qui traduisent en simultané, la plupart du temps en cabine. Moi, je dirige le service de la traduction. Tu sais ce que sont les langues indo-européennes ?

Il expliquait.

Je me sentais dépassée par l'afflux d'informations. Je commençais à douter de mes dons en langues, et à porter un regard ironique sur moi-même et sur mes ambitions.

- Ils sont bilingues tes enfants ?

- Leur mère s'adresse à eux en allemand. Depuis qu'ils sont nés...

- Ils n'ont pas d'accent ?

- Ils parlent comme des petits Allemands, c'est très amusant.

- Tu connais combien de langues ? Il a cité un chiffre entre vingt et trente en le disant approximatif.

- J'aimerais bien rencontrer tes enfants.

- Ils sont encore petits, tu sais.

- C'est pas grave. Tu parles aussi chinois et japonais ?

- Christine, tu vas laisser ton papa un peu tranquille.

Il a répondu qu'il n'était pas spécialiste de ces langues, les pratiquait et lisait les journaux. Dans ce domaine, un de ses collègues occupait le poste qu'il occupait pour les langues indo-européennes, il a ajouté en souriant:

- Matematika je način logičkog izražavanja koji je zapravo vrlo jednostavan, trebala bi te zanimati. Koje jezike učite u školi?

- Zasad samo engleski. U srednjoj ću krenuti s učenjem njemačkog i latinskog. A što ti točno radiš u Vijeću Europe? Prevodiš što ljudi govore?

- To bi bili usmeni prevoditelji, oni prevode simultano, uglavnom u kabini. Ja vodim prevodilački odjel. Znaš li što su indoeuropski jezici?

Pojasnio je.

Osjetila sam da me sve te informacije preplavljuju. Počela sam sumnjati u svoju nadarenost za jezike i ironično gledati na sebe i svoje ambicije.

- Govore li tvoja djeca dva jezika?

- Njihova im se majka obraća na njemačkom, odkad su rođeni...

- Nemaju naglasak?

- Govore poput malih Nijemaca, smiješni su.

- Koliko jezika znaš?

Naveo je broj između dvadeset i trideset uz napomenu da je to okvirno.

- Rado bih upoznala tvoju djecu.

- Još su mali, znaš.

- Nema veze. Govoriš i kineski i japanski?

- Christine, daj malo ostavi tatu na miru.

Odgovorio je da nije stručnjak za te jezike, govori ih i čita novine. Za to je područje zadužen jedan njegov kolega koji je na istoj poziciji na kojoj je on za indoeuropske jezike, dodao je sa smiješkom..

- Nous sommes de bons éléments.

L'après-midi, ma mère et moi nous sommes promenées sur les quais de la Petite France. Le quartier qu'il nous avait conseillé de visiter.

-Il est formidable maman.

-Tu vois que je ne suis pas allée te chercher n'importe qui.

Le fait qu'il l'ait rejetée, quand elle avait été enceinte, après avoir voulu un enfant d'elle, la mise au ban qui en avait résulté dans la société de l'époque, qu'il se soit marié avec une Allemande, quelques années plus tard dans des circonstances analogues, tout était oublié, relativisé, justifié.

-Et j'adore son genre d'humour, c'était drôle, quand il a dit « nous sommes de bons éléments... »

- Il a dit ça ?

- Oui, tu sais, à propos de la personne, qui fait le même travail que lui, au Conseil de l'Europe, pour les langues asiatiques.

- Ah oui. Il a dit ça sur un ton pince-sans-rire.

- Et il s'habille bien, je trouve.

- Ce n'était pourtant pas sa caractéristique principale.

- J'adore son style.

- Ça doit être sa femme qui s'en occupe à mon avis.

La dernière fois qu'ils s'étaient vus, à Paris, des années plus tôt, il avait acheté un globe terrestre gonflable en la raccompagnant à la gare, et le lui avait donné pour moi. Le soir, au restaurant, j'en ai parlé :

- Il est sur ma table de nuit. Je le regarde tous les soirs, hein maman?

Il nous a raccompagnés à l'hôtel. Il a pris l'ascenseur avec nous. Je suis sortie à mon étage, ils ont continué.

- Nismo loši.

Poslijepodne smo majka i ja šetale obalom Male Francuske. Preporučio nam je da posjetimo tu četvrt.

- Sjajan je, mama.

- Vidiš da ti nisam išla tražiti bilo koga.

Činjenica da ju je odbacio dok je bila trudna, nakon što je htio imati dijete s njom, izopćavanje iz društva tog vremena koje je uslijedilo, to da se oženio s Njemicom nekoliko godina kasnije u sličnim okolnostima, sve se zaboravilo, relativiziralo, opravdalo.

- Obožavam način na koji se šali, bilo je smiješno kad je rekao: „Nismo loši...“

- To je rekao?

- Da, znaš, dok je govorio o nekome tko radi isti posao kao i on, u Vijeću Europe, za azijske jezike.

- Aha, da. Rekao je to sarkastičnim tonom.

- I mislim da se dobro odijeva.

- To ipak nije njegova glavna osobina.

- Obožavam njegov stil.

- Sigurno mu se žena brine o tome, ako se mene pita.

Posljednji put kad su se vidjeli, u Parizu, prije nekoliko godina, kupio je globus na napuhavanje dok ju je vozio na kolodvor i dao joj ga za mene. Navečer u restoranu sam o tome pričala:

- Na mom je noćnom ormariću. Svaku ga večer gledam, je l' da, mama?

Otratio nas je do hotela. S nama je ušao u dizalo. Izašla sam na svojem katu, oni su nastavili.

L'idée de la sexualité de ma mère ne me traversait pas l'esprit. Au cours d'une longue conversation que j'ai eue avec elle, il y a quelques années, elle m'a dit qu'ils avaient refait l'amour ce soir-là. Elle a ajouté: « Mais il n'est pas resté longtemps. Il est rentré chez lui. » Le lendemain, on est parties à Gérardmer. Il faisait beau. On roulait vitres ouvertes. Je portais un jean et une chemise indienne. Les pieds nus posés sur le tableau de bord, j'avais les cheveux au vent.

L'hôtel donnait sur le lac. Un escalier en pierre desservait les étages. De mon lit, je voyais le soleil couchant. Et une petite lampe éclairait ma lecture. J'aimais les livres de Caroline Quinn, de Gilbert Cesbron et la série des Six Compagnons.

On avait déjà passé des vacances dans cette ville. Il existait une photo de moi au bord du lac. Je portais une poupée dans les bras, un bandeau dans les cheveux, un collier de perles en plastique, de différentes couleurs, qui s'emboîtaient l'une dans l'autre. Je me souvenais du nom de ma poupée, de ma robe, et même de la sensation des bretelles sur mes épaules. Mon père était venu nous voir. On avait fait du pédalo sur le lac. Je n'en avais aucun souvenir.

Il nous a rendu visite le samedi. On s'est promenés dans un parc. À propos de la lumière intense qui s'abattait sur l'herbe verte, il a utilisé l'expression *satt grün*, en précisant que *Ich bin satt* signifiait en allemand « je suis rassasié ». Son visage s'est illuminé à la pensée de l'accord entre les mots et la couleur de l'herbe. C'était ça. Un vert rassasié, repu, comblé. Il a cherché un équivalent en français. Il n'en a pas trouvé.

Nikada nisam pomislila na majčinu seksualnost. Za vrijeme jednog dugog razgovora koji sam vodila s njom prije nekoliko godina, rekla mi je da su te večeri bili ponovno vodili ljubav. Nadodala je: „Ali nije ostao dugo. Vratio se kući.“

Sljedećeg smo dana otišli u Gerardmer. Bilo je sunčano. Vozili smo se sa spuštenim prozorima. Imala sam traperice i laganu košulju. Bose sam noge odmarala na kontrolnoj ploči, kosa mi je bila na vjetru.

Hotel je imao pogled na jezero. Kameno stubište vodilo je na katove. Iz kreveta sam vidjela sunce kako zalazi. A mala mi je svjetiljka služila pri čitanju. Voljela sam knjige Caroline Quinn, Gilberta Cesbrona i serijal *Šest prijatelja*.

U ovom smo gradu već ljetovali. Postoji slika mene na obali jezera s lutkom u rukama, trakom u kosi, ogrlicom od raznobojnih plastičnih perla, koje su išle skupa. Sjećam se imena lutke, svoje haljine, a čak i osjećaja naramenica na ramenima. Otac nas je došao posjetiti. Vozili smo pedaline po jezeru. Toga se uopće ne sjećam.

Posjetio nas je u subotu. Šetali smo parkom. Za intenzivnu svjetlost koja je padala na zelenu travu upotrijebio je izraz *satt grün*, precizirajući da na njemačkom „*Ich bin satt*“ znači „sit sam“. Lice mu se ozarilo na pomisao o poklapanju riječi i boje trave.

To je bilo to. Zasićena, sita, ispunjena zelena. Tražio je istoznačnicu na francuskom. Nije je pronašao. Ispričao je vic: čovjeku je bilo žao zbog reputacije

Il a raconté une blague: Un homme se désolait de la réputation de la langue allemande, qu'on disait dure et hachée, comparée au français, qu'on disait doux et harmonieux. Pour démontrer que cette réputation n'était pas fondée, l'homme avait dit d'une voix. Flûtée, «< Die Vögel singen in den Wäldern >>, puis d'une voix gutturale « lesSoiSSeaux chanttent ddans la foRRêt ». J'ai ri aux éclats.

Un peu plus tard, allongée dans ma chambre, je lisais. Le téléphone a sonné.

Ton papa va partir. Il a quelque chose pour toi, il peut passer te voir ?

Il m'a tendu un sac en plastique, qui contenait un dictionnaire d'allemand, une grammaire allemande et une grammaire italienne.

- ... Han, merci. Merci beaucoup.

J'étais touchée, flattée.

Il se tenait debout, au fond de la pièce, à contre-jour.

Tu es tellement différente de mes autres enfants...

- Pourquoi ?

- Avec toi, tout est simple, et j'ai l'impression que je peux être moi-même. Loulou est charmante...

-Loulou ?

- Oui Louise, tout le monde l'appelle Loulou, elle est adorable, Antoine est un petit garçon très sympathique.

Mais ils ne me posent jamais de questions, eux, tu vois, par exemple.

- Ils ont de la chance, pourtant, de vivre avec toi, je trouve, j'aurais bien aimé moi. Je suis fière. D'avoir un papa comme toi, tu sais. Je n'aurais pas pu rêver mieux.

- Pour moi aussi, Christine, c'est une rencontre extraordinaire.

njemačkog jezika, za koji se govori da je tvrd i da ne teče kao francuski, za koji kažu da je mek i harmoničan. Kako bi pokazao da je ta reputacija neutemeljena, čovjek je milozvučnim glasom rekao: „Die Vögel singen in den Wäldern“, a zatim grlenim glasom „leSSoiSSeaux chanttent ddans la foRRêt“. Prasnula sam u smijeh.

Nešto kasnije, čitala sam ležeći u sobi.

Zazvonio je telefon.

Tata uskoro odlazi. Ima nešto za tebe, može li te doći vidjeti?

Pružio mi je plastičnu vrećicu u kojoj je bio njemački rječnik, njemačka gramatika i talijanska gramatika.

- ...Vauu, hvala. Hvala puno.

Bila sam dirnuta, polaskana.

Stajao je u stražnjem dijelu sobe, okrenut prema svjetlu.

- Potpuno si drugačija od moje ostale djece...

- Zašto?

- S tobom je sve jednostavno i imam osjećaj da mogu biti svoj. Loulou je dražesna...

- Loulou?

- Da, Louise, svi je zovu Loulou, neodoljiva je. Antoine je vrlo simpatičan dječčić. Međutim, oni mi, vidiš, na primjer, nikad ne postavljaju pitanja.

- Oni ipak imaju priliku živjeti s tobom, mislim, i ja bih to voljela. Ponosna sam što imam tatu kao ti, znaš. Boljeg nisam mogla ni sanjati.

- Ni ja, Christine, ovo je nevjerojatan susret.

Gledao me u oči. Zakoračio je naprijed i poljubio me u usta.

Il me regardait dans les yeux. Il a fait un pas en avant, et m'a embrassée sur la bouche. Le mot inceste s'est immédiatement formé dans ma tête. J'ai pensé en me le formulant : - Tiens, ça m'arrive à moi, ça !?

On descendait l'escalier. Le sentiment qui dominait en moi était la déception. Ma mère nous attendait en bas dans le hall. Elle a levé la tête. Elle nous a souri. À l'extérieur, il faisait encore très doux. On est restés dehors quelques instants, le temps de se dire au revoir.

- Je t'appelle avant votre départ...
- Si tu veux Pierre.

La voix était claire, comme quand on a la gorge serrée, et qu'on fait un effort pour le dissimuler.

- Je vais prendre rendez-vous avec mon notaire.
- Oui. Ce serait bien. Pour Christine ce serait bien.

La nouvelle loi sur la filiation permettait de modifier le livret de famille en remplaçant la mention de père inconnu par le nom du père. La modification se faisait à la mairie de naissance de l'enfant. Elle s'accompagnait d'une inscription par un notaire sur le contrat de succession, qui lui reconnaissait les mêmes droits qu'à ceux du couple légitime.

Toute une partie du ciel, au-dessus du lac, était rougie par le soleil. La voiture de mon père s'éloignait.

La relation sexuelle, ayant repris entre eux à Strasbourg, avait anéanti les efforts qu'elle faisait pour l'oublier. Elle avait une angoisse. Elle ne voyait pas d'avenir. Elle était dans le brouillard. Au cours de la

Riječ incest mi se istog trenutka pojavila u glavi. Oblikovala sam misao:

- Zar se to događa meni?

Sišli smo niz stepenice. U meni je prevladavao osjećaj razočaranja. Majka nas je čekala dolje u holu. Podigla je glavu. Nasmiješila nam se. Vani je još uvijek bilo vrlo ugodno vrijeme. Nekoliko smo trenutaka ostali vani, onoliko koliko je trebalo da se pozdravimo.

- Nazvat ću te prije nego što odete...
- Ako želiš, Pierre.

Glas je bio jasan, kao kad imaš knedlu u grlu, a želiš je sakriti.

- Dogovorit ću sastanak sa svojim javnim bilježnikom.

- Da. To bi bilo dobro. To bi bilo dobro za Christine.

Novi obiteljski zakon dopuštao je da se u matici rođenih bilješka „nepoznat otac“ zamijeni imenom oca. Izmjena se vršila u vijećnici u mjestu rođenja djeteta. Tome je trebalo dodati napomenu javnog bilježnika o nasljeđivanju kojim su mu priznata ista prava kao djeci zakonitog para.

Cijeli jedan komad neba iznad jezera zacrvenio se od sunca.

Automobil mog oca se udaljio.

Seksualni odnos, koji je između njih ponovno započeo u Strasbourgu, poništio je napore koje je uložila da ga zaboravi. Bila je tjeskobna. Nije vidjela budućnost. Bila je u magli. Tijekom dugog razgovora

longue conversation que j'ai eue avec elle il y a quelques années, elle m'a dit qu'elle était triste de le voir partir, que je l'ai senti, et lui ai touché le bras.

Je ne lui ai pas parlé du baiser sur la bouche. Je l'ai traité comme un événement unique, qui ne se reproduirait pas. J'ai compté sur une mauvaise interprétation de ma part. Je l'ai extirpé de ma tête. L'image me traversait l'esprit. C'était fugace. Je ne voulais pas la faire exister. Je ne m'y arrêtais pas. Je restais sur l'élan des premiers jours, comme une chanteuse qui tient la note. Je me concentrais sur les conversations et mon admiration pour lui. La lecture des livres de grammaire était difficile. Mon esprit s'évadait. J'étais envahie par une impression informe, diffuse, insaisissable, désagréable, dominée par une inquiétude sur mon avenir et ma vie amoureuse future. Je faisais comme si cette inquiétude n'était pas fondée. Je me focalisais sur les aspects positifs. J'ai mis le baiser sur la bouche entre parenthèses. Je l'ai considéré comme un épisode isolé ne méritant pas d'être souligné. J'espérais revoir mon père. Cet espoir me guidait. La perspective de revenir au temps où il était censé être mort était pour moi inenvisageable. S'il recommençait, j'ai pensé que je lui dirais que je ne voulais pas.

Il a téléphoné la veille de notre retour à Châteauroux. J'étais assise au bord du lit, combiné à l'oreille. Un gros téléphone en plastique noir. Je ne sais plus si on était dans la chambre de ma mère ou dans la mienne. J'étais dos à elle. Elle est peut-être sortie à un moment.

koji smo vodile prije nekoliko godina rekla mi je da je bila tužna vidjeti ga kako odlazi, da sam i ja to osjetila pa sam joj dotaknula ruku.

Nisam joj spomenula poljubac u usta. Prema tome sam se ponašala kao prema događaju koji se dogodio jednom, nečemu što se neće ponoviti. Vjerovala sam kako sam samo pogrešno razumjela. Izbila sam to iz glave. Prizor mi je prošao mislima. Nakratko. Htjela sam da ne postoji. Nisam se zaustavljala na tome. Ostala sam na zanosu prvih dana kao pjevačica koja drži ton. Koncentrirala sam se na naše razgovore i divljenje prema njemu. Čitati gramatike bilo je zahtjevno. Misli su mi lutale. Obuzeo me je bezobličan, raspršen, neuhvatljiv, neugodan dojam kojim je dominirala zabrinutost za moju budućnost i moj budući ljubavni život. Ponašala sam se kao da je ta zabrinutost neutemeljena. Fokusirala sam se na pozitivne strane. Poljubac u usta stavila sam u zagrade. Smatrala sam ga jednokratnim događajem koji nije potrebno isticati. Nadala sam se da ću ponovno vidjeti oca. Ta me nada vodila. Ideja povratka u vrijeme kad sam mislila da je mrtav bila mi je nezamisliva. Mislila sam da ću mu, ako to ponovno učini, reći da to ne želim.

Nazvao je dan uoči našeg povratka u Châteauroux. Sjedila sam na rubu kreveta sa slušalicom na uhu. Velikog telefona od crne plastike. Više ne znam jesmo li bile u majčinoj ili mojoj sobi. Bila sam joj okrenuta leđima. Možda je izašla na trenutak. Ono

Ce qu'il y avait autour de moi s'est effacé. La voix de mon père était douce, proche.

- Tu es contente de rentrer chez toi ?

- Oui, mais j'aurais bien aimé grandir dans la même maison que toi.

- Tu te serais probablement lassée.

- Ça m'étonnerait.

- J'aimerais tant te confier ce que je ressens. Je me confie à personne, tu sais. Mais ça t'ennuierait sans doute.

- Au contraire.

- Je ne veux pas déranger ta vie.

- C'est impossible. Je suis tellement heureuse de te connaître.

- Ce que je ressens pour toi, je ne l'ai jamais ressenti pour personne.

- Tes enfants...

- Ça n'a rien à voir. Avec toi, j'ai l'impression d'avoir rencontré un autre moi-même. Tu es devenue en quelques jours la personne la plus importante de ma vie.

- Moi aussi je ressens ça. C'est parce qu'on se ressemble, tu crois ?

- Peut-être. Je vais te garder dans mon cœur, et penser à toi. Tu veux bien ?

- Bien sûr, moi aussi.

- Tu sais ce qui se passe, là, quand j'entends ta voix, au téléphone, comme maintenant ?

- Non.

- Mon sexe devient dur.

- Tu sais ce que ça signifie ?

- Non.

oko mene bilo je izbrisano. Glas mog oca bio je mekan, blizak.

- Jesi li sretna što ćete se vratiti doma?

- Da, ali voljela bih da odrastam u istoj kući u kojoj si i ti.

- Vjerojatno bi ti dosadilo.

- To bi me čudilo.

- Jako bih ti htio povjeriti što osjećam. Vidiš, nikome se ne povjeravam. Ali to bi ti vjerojatno bilo dosadno.

- Baš suprotno.

- Ne želim ti narušavati život.

- Nemoguće. Tako sam sretna što sam te upoznala.

- Ono što osjećam prema tebi nikada za nikoga nisam osjetio.

- Tvoju djecu...

- To nema veze s tim. S tobom se osjećam kao da sam upoznao drugog sebe. U nekoliko si dana postala najvažnija osoba u mom životu.

- I ja se tako osjećam. Misliš da je to zato jer smo slični?

- Moguće. Čuvat ću te u svom srcu i misliti na tebe, može?

- Naravno, i ja isto.

- Znaš li što mi se dogodi kad ti čujem glas preko telefona, kao sad?

- Ne.

- Ukruti mi se penis.

- Znaš što to znači?

- Ne.

- Ça veut dire que je t'aime. Autant qu'il est possible.
Et que je ne peux rien contre ça.

J'ai reposé l'appareil sur son socle. Je n'ai rien pensé.
Je ne ressentais rien. Je ne pensais pas. Il faut bien voir
l'effort que fait la personne pour ne pas penser, et ne
rien ressentir.

On s'est promenées une dernière fois au bord du lac.
Et on a pris la route. On a parlé. On a chanté. Il a été
question de ma rentrée en quatrième.

-Si on va à Reims, ce serait ta dernière année à Sainte-
Solange....

- J'ai pas envie d'aller dans une école publique,
si c'est ce que tu veux savoir.

- Pourquoi? Tu penses que tu ne t'adapterais pas ?

- Déjà qu'on changerait de ville, si en plus il faut que
j'aie dans une école mixte.

- Tu vas rester éternellement avec des filles ? À
l'université, comment tu feras?

- On n'en est pas là.

J'avais peur des garçons. Je n'en connaissais aucun.
J'avais eu à cinq ans un petit copain qui s'appelait
Jean-Pierre. Une photo avait été prise dans le quartier
qu'on habitait à l'époque. Il me brinquebalait en
courant dans une brouette rouge aux rebords de
laquelle je m'agrippais en riant. Ma peur des garçons
avait commencé un ou deux ans plus tard, quand on
s'était installées à la ZUP.

Les arbres défilaient par la vitre à intervalles réguliers.
Je cherchais dans ma tête comment parler à ma mère
du baiser sur la bouche. Ça restait à l'état d'idée. Je
voyais la silhouette de mon père à contre-jour dans la

- To znači da te volim. Najviše što je moguće.
I da ne mogu ništa po tom pitanju.

Vratila sam slušalicu na mjesto. Ništa nisam
mislila. Ništa nisam osjećala. Nisam mislila. Morate
vidjeti kako se netko trudi da ne misli i da ništa ne
osjeća.

Po posljednji put prošetale smo se obalom
jezera. A onda smo krenule na put. Razgovarale smo.
Pjevale smo. Dotakle smo se pitanja mog povratka u
osmi razred.

- Ako odemo u Reims, bit će to tvoja zadnja
godina u Sainte-Solange...

- Nemam neku želju ići u državnu školu, ako
te to zanima.

- Zašto? Misliš da se ne bi uklopila?

- Kao da nije dovoljno da mijenjamo grad, sad
bih još trebala ići u mješovitu školu.

- Zauvijek ćeš biti s djevojkama? Kako ćeš to
izvesti na fakultetu?

- Još nismo na tome.

Imala sam strah od dječaka. Nisam poznavala
nijednog. S pet sam godina imala dečka koji se zvao
Jean-Pierre. Imam fotografiju uslikanu u četvrti u
kojoj smo živjeli u to vrijeme. U trku me truckao u
crvenim kolicima za čije sam se rubove držala
smijući se. Moj strah od dječaka počeo je godinu ili
dvije poslije kad smo se preselile u regiju
prioritetnog razvoja.

Gledala sam kroz prozor kako drveće prolazi
u pravilnim razmacima. U glavi sam tražila kako da s
majkom razgovaram o poljupcu u usta. Ostalo je u

chambre. Son image au moment où ses lèvres touchent les miennes. Je voulais le dire. Mon intention était claire. La forme était vague. Je voulais transmettre l'information. Je ne voyais pas comment. Je ne trouvais pas les mots qui correspondaient. Ils ne venaient pas. La phrase ne se formait pas. L'intention était là. Elle se fracassait sur un vide.

J'ai refermé la parenthèse, en espérant qu'elle se rouvrirait.

Le soir, on a dîné chez mon oncle et ma tante. Un paysage de neige était accroché au mur. La pente des toits immaculée, les sillons d'un chemin. Creusés par petites touches, avec des traces de boue sur le blanc. Mon oncle peignait le dimanche. Des sous-bois. Des villages avec un clocher. Il faisait des petites sculptures sur bois. Un personnage portant un chapeau avec une fourche sur l'épaule. Un homme le dos courbé qui s'appuyait sur un bâton. Il travaillait aux Nouvelles Galeries, et avait rêvé de faire les Beaux-Arts.

- Ça s'est bien passé, la petite était contente ?

- Très bien passé, Jacques. Vraiment.

J'ai joué avec mes cousines dans leur chambre. Je leur ai parlé de mon père. J'ai dit que j'avais un demi-frère et une demi-sœur.

Châteauroux était encore une ville ouvrière. Il y avait l'usine Boussac, les Cent Mille Chemises. Les établissements Balsan étaient dirigés par la même famille depuis cent ans. La Manufacture des Tabacs encore en activité. Des hommes en bleu de travail circulaient à vélo dans les rues y compris les jours de

stadiju ideje. Vidjela sam očevu siluetu okrenutu od svjetla spavaće sobe. Njegovu sliku dok su mu usne dotaknule moje. Htjela sam joj reći. Moja namjera bila je jasna. Oblik nedefiniran. Htjela sam prenijeti informaciju. Nisam znala kako. Nisam mogla pronaći odgovarajuće riječi. Nisu mi dolazile. Rečenica se nije formirala. Namjera je postojala. Razbijala se o prazninu. Zatvorila sam zgradu u nadi da će se ponovno otvoriti.

Navečer smo bili na večeri kod ujaka i ujne. Na zidu je visio pejzaž u snijegu. Nagib bespriječnih krovova, brazde staze izdubljene sitnim potezima, s tragovima blata na bjelini. Ujak je nedjeljom slikao. Šikare. Sela sa zvonikom. Lika koji nosi šešir s vilima na ramenu. Izrađivao je male skulpture od drveta. Muškarac pognutih leđa koji se oslanja na štap. Radio je u robnoj kući, a san mu je bio baviti se likovnom umjetnošću.

- Je li dobro prošlo, mala je zadovoljna?

- Jako je dobro prošlo, Jacques. Zaista.

Sa svojim sam se sestričnima igrala u njihovoj sobi. Pričala sam im o svome ocu. Rekla sam im da imam polubrata i polusestru.

Châteauroux je tad još bio radnički grad. Postojala je tvornica Boussac, les Cent Mille Chemises. Poduzećima Balsan već je stotinu godina upravljala ista obitelj. Tvornica duhana još je uvijek radila. Radnici u plavim kombinezonima kružili su ulicama na biciklima i na slobodne dane. Bila sam

congé. J'étais inscrite à Sainte-Solange. Parfaitement intégrée. Déléguée de classe. J'avais mon groupe d'amies. Leur père était industriel, chirurgien, avocat, directeur de société et architecte.

J'ai reçu une lettre de mon père. J'ai eu du mal à la déchiffrer. Les voyelles étaient minuscules, et les jambages démesurés.

« Ma chère petite Christine,

Il est certain qu'un fil invisible nous relie maintenant, et qu'il ne peut pas se rompre, puisqu'il est immatériel. Écoute, je te raconte un rêve, ou presque un rêve, une impression de rêve. Depuis ton départ, je me fais l'effet d'un scaphandrier en plongée, respirant par un long tuyau l'oxygène que lui fait parvenir de la surface un matelot nommé Christine. Les choses et les gens qui sont ma vie, je les vois comme à travers le hublot d'un casque. Les objets sont muets, les gens gesticulent et ouvrent toute grande la bouche comme des poissons. Un jour, l'un de nous deux tirera sur la corde et je remonterai à la surface, puis je replongerai. Mais ce n'est qu'un rêve. Toi-même, tu as mieux à faire qu'à m'attendre à la surface, et la vie est assez grande fille pour savoir où elle va sans s'encombrer de nos illusions.

Embrasse très fort ta maman pour moi. Écris-moi.

Ton papa. »

Je lui ai répondu.

« Ma chère petite Christine,

Ta lettre prolonge notre rencontre et ajoute quelque chose à l'image de toi que tu m'as laissée, ce qu'elle m'a appris me plaît autant que ce que je savais déjà. D'abord, voyons les questions que tu me poses.

upisana u Sainte-Solange. Savršeno uklopljena. Predsjednica razreda. Imala sam grupu prijateljica. Njihovi očevi bili su tvorničar, kirurg, odvjetnik, direktor jednog poduzeća i arhitekt.

Primila sam očevo pismo. Bilo ga je teško pročitati. Samoglasnici su bili sićušni, a okomite crte slova neproporcijalno produžena.

„Draga moja mala Christine,

sigurno je da nas nevidljiva nit sada veže, a ona se ne može prekinuti jer je nematerijalna. Slušaj, ispričaj ću ti jedan san, ili gotovo san, privid sna. Od tvog odlaska osjećam se poput ronioca u zaronu, koji udiše kisik kroz dugačku cijev koju mu s površine donosi pomorac imena Christine. Stvari i ljude koji su moj život, kao da ih vidim kroz otvor kacige. Predmeti su nijemi, ljudi gesticuliraju i širom otvaraju usta poput riba. Jednog će dana netko od nas povući užu i isplivat ću na površinu, a onda ću ponovno zaroniti.

Ali to je samo san. Ti imaš pametnijih stvari od toga da me čekaš na površini, a život je dovoljno velika djevojka da zna kamo ide, a da te ne opterećuju naše iluzije.

Snažno zagrlj svoju mamu za mene. Piši mi.

Tvoj tata.“

Odgovorila sam mu.

„Draga moja Christine,

Tvoje je pismo produžilo naš susret i pridodalo nešto utisku koji si na mene ostavila, ono što me tvoje pismo naučilo raduje me jednako kao i ono što sam već znao otprije. Idemo prvo vidjeti pitanja koja mi postavljaš.

Oui, je prépare un livre, mais ce ne sera pas un livre de linguistique pure, plutôt une étude littéraire sur un sujet bien particulier, puisqu'il s'agira de littérature catalane.

Oui, j'ai lu Le Petit Chose quand j'avais à peu près ton âge, mais les Lettres de mon moulin et les Contes du lundi sont de petits chefs-d'œuvre de psychologie, de finesse et de sensibilité, et je leur donne la préférence.

No, my novel is not out. In fact, I suppose you meant to say short story (nouvelle), not really novel (roman). Besides, it's neither a novel nor a short story, it's simply a small article on a linguistic subject. I hope it will be published in the September issue, but I'm not sure. You may ask for Vie et langage in a bookshop this month if you are interested (two francs), but it's not to be found in every bookshop.

Personne ne m'a jamais envoyé de poème, tu sais. Tu es la première qui l'ait fait. J'aime tes vers, Christine, ce sont les battements de ton cœur.

Moi aussi, je voudrais bien être toujours avec toi. J'ai envie de t'adresser un grand sourire pour voir si tes dents blanches vont se montrer. Oui, je les vois. Un baiser sur l'œil pour la peine. Embrasse bien ta maman pour moi, et écris-moi.

Ton papa. »

Je n'ai pas répondu tout de suite.

J'avais ma vie à Châteauroux, et mes occupations.

Ma mère a reçu une carte d'Angleterre : « En mission à Londres pour quelques jours, je constate que le climat y est magnifique. En tout cas en cette fin

Da, radim na knjizi, ali to neće biti čista lingvistika, već književna studija vrlo specifične tematike s obzirom na to da se radi o katalonskoj književnosti.

Da, pročitao sam *Malu stvar* kad sam bio otprilike tvojih godina, ali su *Pisma iz mog mlina* i *Priče ponedjeljkom* mala remek-djela psihologije, profinjenosti i osjećajnosti pa stoga njima dajem prednost.

No, my novel is not out. In fact, I suppose you meant to say short story (nouvelle), not really novel (roman). Besides, it's neither a novel nor a short story, it's simply a small article on a linguistic subject. I hope it will be published in the September issue, but I'm not sure. You may ask for Vie et langage in a bookshop this month if you are interested (two francs), but it's not to be found in every bookshop.

Nitko mi nikada nije poslao pjesmu, znaš. Ti si prva. Volim tvoje stihove, Christine, oni su otkucaji tvog srca.

I ja bih uvijek volio biti s tobom.

Želim ti se široko nasmijati da vidim hoće li se vidjeti tvoji bijeli zubi, Da, vidim ih. Poljubac u oko za trud. Poljubi mamu za mene i piši mi.

Tvoj tata.“

Nisam odmah odgovorila.

Imala sam život u Châteaurouxu i svoje zanimacije.

Majka je primila razglednicu iz Engleske: „Na poslovnom sam putovanju u Londonu na nekoliko dana primijetio da je klima ovdje izvrsna. U

septembre. Portez-vous bien! Pierre. » Puis, une autre postée de Strasbourg. Je l'ai lue récemment. Après différentes considérations, j'ai remarqué ce passage:

« Il m'arrive souvent de triturer le calendrier dans tous les sens, pour voir si je pourrais me rendre libre et vous faire une visite. C'est bien difficile. Et puis il faut préparer le terrain. Je voudrais savoir si tu aimerais, si vous aimeriez, recevoir ma visite. J'ose à peine poser cette question, parce qu'elle a déjà un peu l'air d'un engagement. Mais il faut bien que je sache où vous en êtes. N'oublie pas qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de lettre de toi ou de Christine, et que, dans ces cas-là, on a toujours tendance à faire des hypothèses alarmantes. »

Une absence de courrier temporaire a dû lui faire craindre que j'aie dit quelque chose. Le sens des « hypothèses alarmantes » était sans doute celui-là. J'aurais pu avoir parlé du baiser sur la bouche. Ou avoir rapporté ce qu'il m'avait dit au téléphone, la veille du départ. Ce n'était pas le cas. Au contraire. La présence de Gérardmer se désagrégeait dans ma mémoire. La scène de la chambre s'éloignait. Il ne m'en restait que quelques images. Sa silhouette à contre-jour. Le moment où il avance vers moi.

Le récit de ce qui s'était passé perdait de son urgence. Je n'essayais plus de parler. La parenthèse, que j'avais refermée, n'arrivant pas à trouver les mots, et espérant qu'elle se rouvrirait, ne s'était pas rouverte. Les qualités de mon père avaient été renforcées par les lettres, et l'espoir de pouvoir dire à mes copines qu'il existait.

Ma mère dû mettre les « hypothèses a alarmantes sur

svakom slučaju, bar je tako krajem ovog rujna.

Budite mi dobro! Pierre.“ Onda još jedno pismo, iz Strasbourga. Nedavno sam ga pročitala. Nakon raznih promišljanja, ovaj mi je odlomak upao u oko:

„Često prtljam po kalendaru da vidim mogu li osloboditi koji dan i posjetiti vas. No, to je vrlo teško. A za to se treba i pripremiti. Želio bih znati želite li, biste li željele da vas posjetim. Jedva da se usuđujem postaviti to pitanje jer pomalo djeluje kao obaveza. Ali morao bih znati što vi o tome mislite. Uzmi u obzir da dugo ni od tebe ni od Christine nisam primio pismo te da u takvim slučajevima uvijek postoji sklonost da se donose zabrinjavajuće pretpostavke.“

Mora da ga je privremena odsutnost pisama uplašila da sam nešto rekla. To je nedvojbeno bilo značenje „zabrinjavajućih pretpostavki“. Mogla sam se izlanuti o poljupcu u usta. Ili prenijeti ono što mi je rekao preko telefona, dan prije odlaska. To se nije dogodilo. Baš suprotno. Prisutnost gradića Gérardmer raspadala se u mom sjećanju. Prizor iz spavaće sobe nestao je. Ostalo mi je samo nekoliko slika. Njegova silueta i svjetlost u pozadini. Trenutak u kojem krene prema meni.

Priča o onome što se zbilo izgubila je hitnost. Nisam je više pokušavala ispričati. Zagrada koju sam zatvorila, ne mogavši pronaći riječi, a u nadi da će se ponovno otvoriti, ipak se nije ponovno otvorila. Kvalitete mog oca bile su osnažene pismima i nadom da ću moći reći svojim prijateljicama da on postoji.

Majka je „zabrinjavajuće pretpostavke“ zacijelo pripisala nejasnoj tjeskobi, potrebi da se

le compte d'une inquiétude vague, d'un besoin d'être rassuré, comme elle aurait pu en éprouver un elle-même. Le fait qu'il s'inquiète a dû l'émouvoir. Elle a dû penser que le temps et la distance brouillaient la communication.

J'ai répondu à mon père. Il m'a réécrit. Il utilisait du papier à lettres à en-tête du Conseil de l'Europe. Deux traits croisés dans l'angle des feuilles indiquaient le départ du paragraphe.

« Chère petite Christine,

Il faut que tu m'écrives dès que tu as un peu envie de le faire, j'attends toujours tes lettres avec impatience. Demain, c'est le jour des morts. Tu penseras certainement à ta grand-mère, je serai en pensée avec toi pour partager ta peine.

J'approuve tout à fait ton choix de chanteurs et d'acteurs. J'ajouterais certainement quelques Italiens, par exemple Marcello Mastroianni et Vittorio Gassman, parce que j'aime beaucoup le cinéma italien. Quant aux écrivains, nous en reparlerons, si tu veux bien, car le choix est difficile. Je ne connais pas Les Six Compagnons. Est-ce que tu peux me dire qui en est l'auteur ?

Ta lettre me parle d'une Mlle Debuchy, mais je n'est pas compris ce qu'elle enseigne. Tu me le diras dans ta prochaine lettre. La description de la toulète que tu portais le jour où tu m'as envoyé ta dernière lettre m'a beaucoup plu, elle m'a rappelé tes jolis dessins.

Tu vois, j'arrive à faire encore plus de fautes d'orthographe que toi! Je te remercie de tout mon cœur pour ton bel edelweiss, qui est comme une image vivante de toi dans la montagne, et pour ta gentille signature.

umiri, koju je i sama osjećala. Sigurno ju je ganula činjenica da je zabrinut. Vjerojatno je mislila kako vrijeme i udaljenost ometaju komunikaciju.

Odgovorila sam ocu. On mi je ponovno pisao. Koristio je listove papira sa zaglavljem Vijeća Europe. Dvije prekrizene crte u kutu listova označavale su početak odlomka.

„Draga malena Christine,

moraš mi pisati kad osjetiš i najmanju potrebu da mi pišeš, uvijek s nestrpljenjem iščekujem tvoja pisma. Sutra je Dan mrtvih. Vjerojatno ćeš se sjetiti svoje bake, bit ću s tobom u mislima da podijelimo bol.

Apsolutno pohvaljujem tvoj izbor pjevača i glumaca. Svakako bih dodao i neke Talijane, primjerice Marcella Mastroiannija i Vittoria Gassmana jer jako volim talijansku kinematografiju. Na pisce ćemo se još vratiti ako nemaš ništa protiv jer je teško izabrati. Nisam čuo za *Šest prijatelja*. Možeš li mi reći tko je autor?

U svom mi pismu govoriš o gospođici Debuchy, ali nisam razumijeo što ona potučava. Objasniti ćeš mi to u svom slijedećem pismu. Jako mi se sviđa opis haljine koju si nosila kad si mi poslala svoje posljednje pismo, podsjetila me na tvoje lijepe crteže. Vidiš, uspio sam napraviti više pravopisnih grešaka od tebe! Svim ti srcem zahvaljujem na prekrasnom runolistu, koji je poput žive slike tebe u planinama, i na tvom lijepom potpisu.

Travaille bien.

Je t'adore. Écris-moi.

Ton papa.»

Il est venu à Châteauroux quelques jours avant Noël.

Je suis allée l'attendre dehors à la tombée de la nuit.

J'ai cherché la forme d'une DS dans l'éclat des phares allumés. Puis j'ai entendu une porte claquer sur le parking. Et une silhouette s'est avancée vers moi. Il portait un long pardessus beige.

Ma mère avait dressé la table dans la salle à manger. Je n'arrivais à dire ni Pierre ni papa. Je ne savais pas comment l'interpeller. Je formais une phrase dans ma tête, je cherchais son regard, et démarrais sans apostrophe:

-Je pourrais rencontrer tes enfants ?

Il a posé une photo sur la nappe. Le petit garçon avait les mêmes lèvres étirées que mon père. Il portait un anorak bleu ciel, la petite fille, un manteau écossais. Elle était assise sur un vélo à trois roues, les mains sur le guidon, les pieds sur les pédales.

Ma mère avait préparé un lit dans le divan du salon.

Le lendemain matin, les draps étaient froissés, l'oreiller utilisé.

Ils sont allés à la mairie. Mon état civil a été modifié.

Au restaurant, le soir, il y a eu une conversation entre eux au sujet de ma future inscription scolaire. Comme entre une épouse et son mari.

-Qu'est-ce que tu en penses, toi, Pierre ?

-Moi, à Strasbourg, mes enfants vont à l'école communale, et ça se passe très bien.

Le ton était sec et le regard froid. Il y avait un sous-texte: Si tu penses qu'il suffit d'inscrire ta fille dans le privé pour appartenir aux couches supérieures de la

Budi marljiva.

Obožavam te. Piši mi.

Tvoj tata.“

Došao je u Châteauroux nekoliko dana prije Božića. Izašla sam ga čekati usred noći. Tražila sam oblik DS-a u blještavilu automobilskih svjetala. Zatim sam čula kako su na parkiralištu zalupila vrata. I kako jedna silueta hoda prema meni. Nosio je dugački bež ogrtač.

Majka je postavila stol u blagovaonici. Nisam mogla reći ni Pierre ni tata. Nisam znala kako da ga oslovim. Smišljala sam rečenice u glavi, tražila sam mu pogled i započela bez najave:

- Mogu li upoznati tvoju djecu?

Stavio je sliku na stolnjak. Dječčić je imao iste rastegnute usne kao i otac. Nosio je svijetloplavu vjetrovku, a djevojčica karirani kaput. Sjedila je na biciklu s tri kotača, ruke su joj bile na guvernalu, noge na pedalama.

Majka je spremila krevet na divanu dnevne sobe.

Sljedeće je jutro posteljina bila izgužvana, jastuk korišten.

Otišli su u vijećnicu. Unos u matičnoj knjizi bio je izmijenjen. Navečer su u restoranu razgovarali o mom budućem upisu u školu. Kao da su supružnici.

- Što misliš o tome, Pierre?

- Moja djeca u Strasbourgu idu u državnu školu i to dobro funkcionira.

Ton mu je bio suh, a pogled prazan.

U tome se krila skrivena poruka: ako misliš da je upis kćeri u privatnu školu dovoljan da bi

société, tu te trompes. Et tu entends dans ma voix le mépris que je porte aux efforts que tu fais pour être acceptée par un monde qui ne t'acceptera jamais. Le choix du mot « communale » verrouillait le mécanisme, et donnait un dernier tour de vis.

Je ne me souviens pas qu'il ait dit, ou fait, quelque chose de particulier cette fois-là. Il s'est comporté normalement. Je crois.

Les déménageurs sont venus le 30 décembre. Le 30 et le 31, ma mère et moi avons dormi chez les parents de mon oncle. Au cours du réveillon, ma tante a dit:

-Christine, est-ce que tu te souviens de Jean- Pierre, tu sais, ton petit copain Jean-Pierre ? Avec qui tu jouais, rue de l'Indre ? Ça te dit quelque chose?

- Bien sûr.

- Figure-toi que je l'ai vu. Il travaille dans un garage, rue Ledru-Rollin.

Ma mère a souri :

- Ah c'est drôle, ça. Qu'est-ce qu'il fait, il est apprenti?

- Sans doute. Christine a treize ans. Lui, il doit avoir quinze ans.

À l'exception d'une heure de catéchisme par semaine, Notre-Dame dispensait le même enseignement que les établissements publics. Ses programmes étaient ceux de l'Éducation nationale, ses professeurs avaient fait les mêmes études, passé les mêmes concours, leur avancement suivait le même barème, ils recevaient le même salaire, et étaient payés par le rectorat. La seule différence, en dehors du fait qu'il n'y avait que des filles, était la sélection opérée par l'argent, la scolarité était payante, et la concentration dans ses murs des enfants de la bourgeoisie. Les familles dont on voyait

pripadala višim slojevima društva, varaš se. I u mom glasu čuješ prezir koji gajim prema naporima koje ulažeš da te prihvati svijet koji te nikada neće prihvatiti. Odabir riječi „gradski“ zaključao je mehanizam i zavrčio ga po posljednji put. Ne sjećam se je li tog puta rekao ili učinio nešto posebno. Ponašao se normalno. Mislim.

Radnici za selidbu stigli su 30. prosinca.

Majka i ja smo 30. i 31. spavale kod roditelja mog tetka. Na Badnjak je teta rekla:

- Christine, sjećaš li se Jean-Pierrea, znaš, svog dečka Jean-Pierrea? S kojim si se igrala u Ulici l'Indre?

- Naravno.

- Ne bi vjerovala, ali vidjela sam ga. Radi u garaži, u Ulici Ledru-Rollin.

Majka se nasmiješila:

- To je smiješno. Što radi, je li naučnik?

- Sigurno. Christine ima trinaest. On bi trebao imati petnaest.

Osim jednog sata vjeronauka tjedno, Notre-Dame je provodio istu nastavu kao i javne ustanove. Programi su bili programi nacionalnog obrazovanja, nastavnici su završili iste fakultete, prošli iste natječaje, napredovali prema istoj ljestvici, primali iste plaće, a plaćalo ih je isto područno resorno ministarstvo obrazovanja. Jedina razlika, osim što su je pohađale samo djevojke, bila je selekcija na temelju novca, školovanje se plaćalo, a unutar zidova bila su sakupljena djeca buržuazije. Obitelji čija su imena bila na bocama šampanjaca, slale su svoje sinove u

les noms sur les bouteilles de champagne mettaient leurs fils à Saint-Joseph et leurs filles à Notre-Dame. Je me suis fait une amie, dont les parents étaient viticulteurs. Leur champagne n'était pas aussi connu que celui des familles Lanson, Taittinger, ou Henriot, suffisamment pour qu'ils habitent une sorte de petit château, sur la montagne de Reims. C'était une colline, à quinze minutes de la ville, dont les coteaux étaient couverts de vignes. La conscience que j'avais du niveau social et intellectuel de mon père m'aidait à tenir un certain rang. Je portais son nom. Je ne disais plus qu'il était mort. J'expliquais que mes parents étaient séparés, qu'il vivait à Strasbourg et travaillait au Conseil de l'Europe.

Je recevais des lettres de lui régulièrement. Il y avait toujours un peu d'humour et de poésie. Les sentiments étaient au cœur du propos.

« J'attends toujours de tes nouvelles avec impatience, et Strasbourg est plein de petites Christine, qui surgissent à l'improviste devant moi, à côté d'un arbre qui ne veut pas me dire son nom pour me rappeler combien je me suis montré piètre botaniste pendant notre promenade à l'Orangerie, à la place d'une petite fille de ton âge, aux yeux malicieux et à la langue bien pendue, pour me rappeler que tu n'as ni les yeux ni la langue dans ta poche, à l'aéroport avant mon départ pour Londres, pour me souffler à l'oreille "et si tu m'emmenais, j'aimerais tellement voir l'Angleterre!" »

Il ajoutait, en post-scriptum, qu'après avoir cacheté l'enveloppe il la décachetait, pour me faire part de l'émotion qu'il avait ressentie en inscrivant au dos les lettres de mon nom, qui était aussi le sien désormais.

Saint-Joseph, a kéeri u Notre-Dame. Postala sam prijateljica djevojke čiji su roditelji bili vinogradari. Njihov šampanjac nije bio poznat kao šampanjac obitelji Lanson, Taittinger ili Henriot, toliko da bi živjeli u nekoj vrsti malog dvorca na planini Reims. Bilo je to brdo, petnaestak minuta od grada, s padinama obraslim vinovom lozom. Svijest o očevoj društvenoj i intelektualnoj pripadnosti pomogla mi je zadržati određeni rang. Nosila sam njegovo ime. Nisam više govorila da je mrtav. Objasnila sam da su moji roditelji rastavljeni, da on živi u Strasbourgu i radi u Vijeću Europe.

Od njega sam redovito primala pisma. Uvijek uz malo humora i poezije. U njihovoj srži bili su osjećaji.

„Još uvijek s nestrpljenjem čekam tvoje novosti, a Strasbourg je pun malih Christinea, koje se neočekivano pojavljuju ispred mene, pored drveća koje mi ne žele reći svoje ime, kako bi me podsjetilo koliko sam loš botaničar ispaao za vrijeme naše šetnje u Orangerieu, umjesto djevojčica tvoje dobi, vragolastih očiju i obješenog jezika kako bi me podsjetilo da nemaš ni očiju ni jezika u džepu na aerodromu prije mog odlaska u London, da mi šapućeš u uho „ako me uzmeš sa sobom, voljela bih vidjeti Englesku“.

U postskriptumu je dodao da je, nakon što je već zapečatio omotnicu, ponovno otpečatio, kako bi pisao o osjećajima koje je osjetio kada je na poleđini ispisao slova mog imena, koje je bilo i njegovo.

Je recevais du courrier plusieurs fois par semaine. Mes amies de Châteauroux m'écrivaient. En février, à l'occasion de mon anniversaire, j'ai reçu un colis qui contenait un rond de serviette à mon initiale, en argent massif, qu'elles avaient acheté dans la plus belle bijouterie de la ville, et un album sur l'adolescence. Virginie a quatorze ans. On y parlait des transformations du corps, de l'appareil génital, des soins de la peau, de la façon de s'habiller et de décorer sa chambre, des relations avec les parents, et des premières amours. Il y avait des histoires, des témoignages, des conseils. Je l'ai gardé longtemps. Je le feuilletais pour me détendre, ou y trouver un renseignement.

Mon père a fait une première visite à Reims fin février. - Je l'ai attendu avec un mélange d'impatience et d'appréhension. Des DS blanches tournaient sur le terre-plein central de la place d'Erlon. Ma mère était encore au bureau. Je devais le guider jusqu'à l'appartement qu'on habitait en périphérie. Je lui ai montré ma chambre et le globe terrestre gonflable sur ma table de nuit. Ma mère est rentrée. Elle s'est effondrée sur le canapé. Il nous a proposé de sortir dîner. On est allés au Continental.

J'ai pu oublier certains détails. Il est possible que je confonde une visite avec une autre. La logique des événements a pu glisser avec le temps. Leur succession, bouger dans ma mémoire. J'essaie de restituer l'ordre tel qu'il a été. Il y a des points fixes, sur lesquels je n'ai aucun doute. Parfois, je parviens à associer des lieux à des climats. D'autres points sont épars, séparés les uns des autres. La logique temporelle est parfois brouillée, estompée, délavée, mais le dessin

Primala sam poštu nekoliko puta tjedno. Pisale su mi prijateljice iz Châteaurouxa. U veljači, povodom mog rođendana, dobila sam paket u kojem je bio prsten za salvete s mojim inicijalom, od čistog srebra, koji su kupile u najljepšoj draguljarnici u gradu, i zbirku o adolescenciji *Virginie ima četrnaest godina*. U njoj se govori o promjenama na tijelu, reproduktivnom sustavu, njezi kože, kako se odjenuti, kako urediti svoju sobu, odnosima s roditeljima i prvim ljubavima. Sadržavala je priče, svjedočanstva, savjete. Čuvala sam je dugo. Listala sam je da se opustim ili da pronađem informacije.

Otac je prvi put došao u Reims krajem veljače. Čekala sam ga s mješavinom nestrpljenja i bojazni. Bijeli DS-ovi skretali su središnjim otokom Trga d'Erlon. Majka je još bila u uredu. Morala sam ga odvesti do stana u kojem smo živjele u predgrađu. Pokazala sam mu svoju sobu i globus na napuhavanje na noćnom ormariću. Majka se vratila. Od umora se srušila na kauč. Predložio nam je da izađemo na večeru. Išli smo u hotel *Continental*.

Možda sam zaboravila neke detalje. Moguće je da sam pomiješala jedan posjet s drugim. Logika događaja mi je s vremenom mogla promaknuti. Njihov slijed mogao se pomaknuti u mom sjećanju. Pokušala sam utvrditi redoslijed događanja kakav je i bio. Postoje fiksne točke o kojima nemam ni najmanje dvojbe. Ponekad uspijem povezati mjesta i podneblja. Ostale su točke razbacane, odvojene jedna od druge. Vremenska logika ponekad je zamagljena,

est là. La forme est là. Ce qui est clair, précis, certain, dont je me souviens parfaitement, sans aucun doute possible, ce sont mes sentiments. Ce que j'ai ressenti. Ce que je me disais à moi-même. Je ne l'ai jamais noté. Je n'en ai fait part à personne. Je m'en souviens avec précision. Avec les tours et les détours. Les oppositions. Les contrastes. Les choses en balance. Je pourrais refaire la colonne des pour et des contre. Les espoirs. Les décisions. Les résolutions. Les concessions que j'ai arrachées, ou que j'ai cru arracher. La construction des arguments est nette. Je m'en souviens parfaitement. Ainsi que de certaines images, scènes, dialogues. Je peux restituer, et réciter par cœur, certaines phrases.

Je ne pourrais pas imiter les tons de voix, mais je les ai en mémoire. Je peux les décrire. Ce qui peut manquer, faire défaut, c'est l'historique. L'ordre. L'enchaînement technique des scènes. La logique de certains gestes. Tel week-end ou tel autre. C'est plus difficile à garantir. Parfois, j'y arrive. [...]

L'enchâssement n'est pas toujours certain. Il peut être approximatif et reconstitué. Le point de vue, à tel ou tel moment, est intact. Quand je dis que je ne pensais pas, c'est au sens d'une pensée déliée, partageable, dicible, mais j'avais un point de vue. Je voyais la situation comme de l'extérieur. Je savais ce que j'en pensais. J'avais envie que ça s'arrête. Je ne savais pas comment. Je n'ai jamais été en confiance. J'avais peur. J'ai toujours eu peur. J'étais sur mes gardes. J'étais sur le qui-vive. Je ne m'abandonnais pas. J'attendais des jours meilleurs. Le point de vue, clair. Le corps, en état d'alerte. Il y avait une différence entre moi et ma

izblijeđena, isprana, ali obris je tu. Oblik je tu. Ono što je jasno, precizno, sigurno, čega se savršeno sjećam, bez ikakve sumnje, moji su osjećaji. Ono što sam osjećala. Što sam si govorila. Nikad to nisam zapisala. Nisam nikome rekla. Sjećam se jasno. S izrazima i s okolišanjima. Sukobljavanjima. Oprečnostima. Stvarima u ravnoteži. Mogla bih ponoviti stupce za i protiv. Nade. Odluke. Rješenja. Ustupke koje sam iznudila ili za koje sam mislila da sam iznudila. Konstrukcija argumenta je jasna. Savršeno je se sjećam. Kao i pojedinih slika, scena, dijaloga. Mogu ponoviti i napamet izrecitirati pojedine rečenice. Ne bih mogla oponašati boje glasa, ali imam ih u sjećanju. Mogu ih opisati. Ono što možda nedostaje je povijest. Poredak. Tehnički slijed prizora. Logika određenih postupaka. Jedan vikend ili drugi. Već je teže jamčiti za to. Ponekad uspijem.

[...]

Raspored nije uvijek siguran. Može biti približan i utvrđen iznova. Stajalište je u tom i tom trenutku netaknuto. Kad kažem da nisam razmišljala, to je u smislu labave, izrecive misli, koja se s nekim može podijeliti, ali imala sam stajalište. Kao da sam situaciju vidjela izvana. Znala sam što o njoj mislim. Željela sam da prestane. Nisam znala kako. Nikada nisam bila samouvjerena. Bojala sam se. Uvijek sam se bojala. Bila sam na oprezu. Držala sam oči otvorene. Nisam odustajala. Čekala sam bolje dane. Stajalište, jasno. Tijelo, u stanju pripravnosti. Postojala je razlika između mene i onoga tko sam.

personne. J'étais à distance de ma personne. Je savais ce que je pensais de la situation. C'était limpide. Je la désapprouvais. Ce qui s'appelle moi désapprouvait. Le reste... Quel reste ? Est-ce que c'était mon corps le reste? Je ne sais pas. Pas seulement. Le reste ne pensait pas. Le reste attendait. En espérant que ça allait passer. Le reste n'existait pas. Le reste était bloqué. Je ne l'éprouvais pas. Je n'ai pas pu préserver le reste. Je n'ai rien pu faire. J'ai essayé. J'ai cru parfois y arriver. J'ai cru sauvegarder des morceaux. Ça n'a pas marché. C'était illusoire. J'avais mis des barrières pour ne pas penser. Je n'arrive pas toujours à retrouver. Ils ont été sacrifiés. C'est trop tard. Quand je retrouve, c'est désagréable. Parfois, ça m'arrive en faisant l'amour. Ça me gêne.

J'hésite à ce stade. Assembler les pièces éparses, avec le secours de la trame romanesque, et présenter un tissu reconstitué et logique ? Ou, poser les pièces les unes à côté des autres, comme celles d'un vase retrouvé dans des fouilles, pour permettre aux autres de savoir ce qui s'est passé ? Et qu'ils puissent reconstituer l'ensemble ? Dans mes livres précédents, j'ai utilisé les deux options. Ce que je n'ai jamais fait, que je n'ai jamais pu, ou voulu faire, ou cru utile, c'est faire reposer toute l'architecture romanesque sur la solidité de mes points de vue, successifs, leur évolution, leur coexistence. Chaque fois que ce serait possible, ajouter une parole, un mouvement, un paysage. Comme une vie normale, linéaire, pas morcelée, pas non plus imaginée. Il pourrait y avoir un paysage à Nice, et ce qui s'y est passé. Ce qui a été dit. Ce qui a été pensé. À cet endroit-là. Je m'en souviens. Je le sais. Les points de

Udaljila sam se od svoje osobe. Znala sam što mislim o situaciji. Bilo je očito. Nisam je odobravalala. Ono što se naziva „ja“ nije je odobravalala. Ostalo... Koje ostalo? Ne znam. Uopće ne. Ostalo nije razmišljalo. Ostalo je bilo na čekanju. U nadi da će proći. Ostalo nije postojalo. Ostalo je bilo zaustavljeno. Nisam to proživljavala. Nisam mogla sačuvati ostalo. Nisam mogla učiniti ništa. Pokušala sam. Ponekad sam mislila da mogu. Mislila sam da mogu spasiti neke dijelove. Nije funkcioniralo. Bila je to obmana, privid. Morala sam podići zidove kako ne bih razmišljala. Nisam ih uvijek mogla pronaći. Bili su žrtvovani. Prekasno je. Kad ih ponovno pronađem, nije ugodno. Ponekad mi se to dogodi dok vodim ljubav. Smeta mi.

U ovom trenutku oklijevam. Sastaviti razbacane dijelove uz pomoć romanesknog zapleta i predstaviti rekonstruiran i logičan materijal? Ili poslagati dijelove jedan do drugog poput onih od neke vaze pronađene u iskopinama, kako bi i drugi saznali što se dogodilo? I kako bi mogli rekonstruirati cjelinu? U svojim sam prethodnim knjigama koristila obje opcije. Ono što nikada nisam učinila, što nikada nisam mogla ili htjela učiniti ili smatrala korisnim, bilo je utemeljiti cijelu arhitekturu romana na pouzdanosti svojih uzastopnih stajališta, njihovoj promjeni, njihovom suživotu. Kad god je to bilo moguće, dodati riječ, pokret, krajolik. Poput uobičajenog života, pravocrtnog, ne fragmentiranog ni izmišljenog. Nici bi se mogao dodati krajolik i ono što se tamo dogodilo. Ono što je tamo bilo izgovoreno. Ono o čemu se razmišljalo. Na tom mjestu. Sjećam se. Znam. Sva su stajališta tu. Ono

vue sont tous là. Ce que j'ai compris sur une colline, un jour, pendant une conversation. Il faudrait pouvoir l'écrire au rythme de la vie pour que ce soit bien, pour que ce soit juste, pour que ce soit vrai. C'est dur d'écrire la vérité telle qu'elle est, et telle qu'elle a été, alors qu'à l'époque on ne la voyait pas, et de la faire arriver naturellement dans la trame, sans heurt, sans choc, comme si ça coulait, ni imaginé, ni morcelé. La reconstitution.

Il faudrait pouvoir intégrer les points de vue à la sensation de quelque chose qui coule. Ce qui n'existait pas pour moi, le corps, la perception, il faudrait le mettre aussi. Le point de vue se complète, se précise, s'affine, progresse, ça prend toute une vie. Par exemple, cette première visite à Reims. Ma mère avait préparé un lit dans le salon. Cette fois-là. La première visite. Je crois. Mais. Est-ce qu'il n'a pas dormi à l'hôtel ? Le divan non défait, ce serait la fois suivante ? Non. Il a peut-être passé une nuit à la maison, et une nuit à l'hôtel. Je pense que c'est ça. Quel hôtel ? L'Hôtel de la Paix, qui se trouvait place d'Erlon ? L'Hôtel Crystal, sur le trottoir d'en face ? Le premier soir à la maison, le deuxième à l'Hôtel de la Paix, ou au Crystal... Est-ce que je ne confonds pas l'Hôtel Crystal et le restaurant du Crystal ? Où je suis allée une ou deux fois avec lui. Ou est-ce que c'était avec Pierre, que j'y suis allée ? Un garçon que j'ai rencontré plus tard, et qui descendait à l'Hôtel Crystal ? C'est possible. Est-ce que c'est important ? Oui. Pour reconstituer le fil. Pour la reconstitution. Ce restaurant avait des fenêtres à petits carreaux, et des boiseries. La salle était vaste, les couleurs chaudes. Il donnait sur la même cour que l'Hôtel Crystal. On avait déjeuné à une

što sam shvatila jednog dana, usred razgovora na brežuljku. Moralo bi se moći pisati uporedno s protjecanjem života da bi bilo točno, da bi bilo pravedno, da bi bilo istinito. Teško je zapisati istinu takvu kakva jest ili kakva je bila, kada je u određenom trenutku nismo vidjeli, a da je prirodno smjestimo u radnju, glatko, i da pritom ne izazovemo šok, kao da teče, da nije ni izmišljeno ni ispresijecano. Rekonstrukcija.

Trebalo bi moći integrirati točke gledišta s osjećajem da nešto teče. Ono što za mene nije postojalo, tijelo, percepcija, i to bi se trebalo uključiti. Gledište se dovršava, razjašnjava, doraduje, nastavlja, to traje cijeli život. Na primjer, taj prvi posjet Reimsu. Majka je pripremila krevet u dnevnoj sobi. Taj put. Prvi posjet. Mislim. Međutim. Nije li spavao u hotelu? Neraspremljeni divan, je li to bilo posjet nakon? Ne. Možda je jednu noć proveo kod kuće, a drugu u hotelu. Mislim da je bilo tako. Koji hotel? Hotel de la Paix, koji se nalazi na trgu Erlon? Hotel Crystal, na pločniku preko puta? Prvu večer kod kuće, drugu u Hotelu de la Paix ili u Crystalu... Miješam li Hotel Crystal i restoran Crystal? Tamo gdje sam s njim išla jednom ili dva put. Ili sam tamo bila s Pierrom? Mladić kojeg sam upoznala kasnije, koji je odsjedao u Hotelu Crystal? Moguće. Je li važno? Da. Za rekonstrukciju niti. Za rekonstrukciju. Taj je restoran imao prozore na male kvadrate i interijer od drva. Prostorija je bila golema, boje tople. Imao je pogled na isto dvorište kao i hotel *Crystal*. Ručali smo za stolom kraj prozora. Čitao je časopis *Le Monde* dok je čekao jelo, stranice raširene između njega i mene.

table près d'une fenêtre. Il avait lu *Le Monde* en attendant les plats, les pages dépliées entre lui et moi. Ma mère rentre du bureau. Elle s'effondre sur le canapé. Il nous propose de sortir dîner. Elle prépare un lit dans le salon.

On est allés au *Continental*. Ou au restaurant de l'Hôtel de la Paix, qui avait une volière. On entendait des chants d'oiseaux. Des oiseaux de petite taille, et de différentes couleurs. Les murs étaient bleu vif. Ils ont mangé des huîtres. Moi, du saumon fumé pour la première fois.

Le lendemain matin, le divan du salon n'était pas défait. Il y avait un bruit d'eau dans la salle de bains. Ma mère traversait la pièce. Elle s'est arrêtée, et m'a caressé la joue. J'ai pleuré.

- Ben, qu'est-ce qui se passe ?

- Comme les draps n'ont pas été défait, ça me fait bizarre de voir que mon papa n'a pas dormi dans le divan. C'est rien. C'est bête. Excuse-moi.

- C'est pas facile, tout ça, pour toi...

- Non, c'est moi qui ai tort. J'ai tort de pleurer. Un papa et une maman qui dorment dans la même chambre, c'est normal, c'est tout à fait normal. Je suis contente, au contraire. C'est bien. C'est moi qui suis bête.

Elle a dit, en sortant:

- A ce soir. Promenez-vous bien.

On est allés à Amiens. Dans la voiture, je lui ai posé une question sur l'école d'interprétariat de Genève. Il m'a dit qu'elle était excellente, mais difficile. On traversait un paysage banal. Des plaines. Un ciel gris. Il portait un pantalon en velours. Ses deux mains étaient sur le volant. Il en a posé une sur mon genou. J'ai fait comme s'il ne se passait rien. Je ne voyais pas

Majka se vratila iz ureda. Srušila se na kauč. On predlaže da izađemo na večeru. Ona priprema krevet u dnevnoj sobi.

Išli smo u *Continental*. Ili u restoran hotela *de la Paix*, koji je imao kavez za ptice. Čuo se njihov cvrkut. Malene ptice, raznih boja. Zidovi su bili živo plave boje. Jeli su kamenice. Ja sam prvi put jela dimljenog lososa.

Sljedeće jutro divan u dnevnoj sobi bio je pospremljen. U kupaonici se čuo zvuk vode. Majka je prolazila kroz sobu. Zastala je i pomilovala me po obrazu. Plakala sam.

- Ma što je bilo?

- Plahte su pospremljene pa mi je neobično vidjeti da tata nije spavao na divanu. Nije ništa. Gluposti. Oprosti.

- Nije ti lako, sve to...

- Ne, ja sam u krivu. Pogrešno je što plačem. Normalno je da tata i mama spavaju u istoj sobi, to je sasvim normalno. Naprotiv, sretna sam. To je dobro. Ja sam ta koja je glupa.

- Vidimo se večeras. Lijepo se prošetajte.

Išli smo u Amiens. U automobilu sam mu postavila pitanje o prevoditeljskoj školi u Ženevi. Rekao mi je da je izvrsna, ali zahtjevna. Prolazili smo kroz običan krajolik. Ravnice. Sivo nebo. Nosio je samterice. Obje su mu ruke bile na volanu. Jednu je stavio na moje koljeno. Ponašala sam se kao da se ništa ne događa. Nisam znala što da kažem ni kako.

quoi dire ni comment. Je n'ai rien dit. Je regardais le paysage devant moi. Le pare-brise. Les essuie-glaces couchés au bas de la vitre. La main allait et venait sur ma cuisse. Elle s'est déplacée vers le haut. J'ai été consciente de sa position à tout moment. Mon attitude était celle de quelqu'un qui n'a rien de particulier à dire. Donc qui ne dit rien, qui ne fait rien. Mon état intérieur, à l'opposé. J'étais agitée. Ce que je ressentais aurait mérité d'être exprimé si je m'en étais sentie capable. Je dissimulais mon incapacité par un comportement sans histoires. Les passages de main. m'inquiétaient. J'appréhendais leur parcours. Je craignais qu'il devienne de plus en plus difficile de faire semblant que la limite n'était pas dépassée. Ou de faire semblant d'accepter qu'elle le soit. Je ne les aimais pas. Il était impératif que ça ne dépasse pas une certaine limite. Parce que je savais que je ne saurais pas quoi dire dans ce cas. Mon esprit était occupé à raisonner. Il n'était pas vide. Je surveillais. J'avais une fonction. La surveillance. C'était une surveillance de tous les instants. Proche. Serrée sur le mouvement. Le déplacement de la paume de main. Ou même d'un doigt sur le tissu de mon pantalon. Ne m'échappait pas. Je surveillais, je surveillais, je surveillais. J'étais obnubilée par ma fonction. D'autant plus qu'elle risquait d'être inutile, et que je le savais. Je le sentais. Je le prévoyais. Je n'étais pas bien. Si la limite, que je pouvais faire semblant de supporter, venait à être dépassée, comme je ne pourrais rien dire, je serais foutue. J'avais conscience que je ne saurais pas réagir. Et que j'aurais peut-être à en supporter plus. Mon raisonnement se bloquait avant. Je n'allais pas jusque-là. Je continuais d'interpréter les passages de main

Nisam rekla ništa. Gledala sam krajolik pred sobom. Vjetrobransko staklo. Brisači su bili polegnuti na dnu stakla. Ruka se pomicala naprijed-natrag po mom bedru. Pomaknula se prema gore. U svakom sam trenutku bila svjesna njezinog položaja. Ponašala sam se poput nekoga tko nema ništa posebno za reći. Pa zato ništa i ne kaže, ništa ne učini. Moje unutrašnje stanje bilo je sasvim drugačije. Bila sam uznemirena. Ono što sam osjećala zasluživalo je biti izgovoreno, da sam se za to osjećala sposobnom. Svoju sam nesposobnost prikrivala jednoličnim ponašanjem. Pomicanje ruke u meni je izazivalo nemir. Razumijela sam kamo je krenula. Bojala sam se da će biti sve teže pretvarati se da granica nije prekoračena. Ili se pretvarati da prihvaćam da će biti. Nisu mi se sviđale. Bilo je osobito važno da ne prijeđu određenu granicu. Jer znala sam da u tom slučaju ne bih znala što reći. Misli su mi bile zauzete razmišljanjem. Nisu bile prazne. Pazila sam. Imala sam dužnost. Nadzor. Stalni nadzor. Blizu. Čvrsto u pokretu. Pokret dlana. Čak mi ni prst na tkanini hlača nije promaknuo. Promatrala sam, promatrala, promatrala. Bila sam obuzeta svojim zadatkom. Tim više jer će vjerovatno biti beskorisan, što sam i znala. Osjećala sam. Očekivala sam to. Nisam bila dobro. Ako se prijeđe granica, za koju se čini da odobravam jer ne mogu ništa reći, onda sam propala. Bila sam svjesna da neću znati kako reagirati. I da ću to još možda morati trpjeti. Razmišljanje mi je bilo zaustavljeno. Nisam još došla do toga. Nastavila sam pokrete ruke tumačiti kao nešto beznačajno i grčevito sam se držala ideje da su nevini. Postojao je problem. Znala sam. Nešto nije bilo u redu. Radije bih da me ne

comme anodins, et de m'accrocher à leur innocence. Il y avait un problème. Je le savais. Ça n'allait pas. J'aurais préféré qu'il ne me touche pas. J'ai préféré estimer que la limite n'était pas franchie et que ça passait. Dans le cas contraire, je n'aurais pas su comment réagir. J'ai préféré garder une interprétation favorable de la situation. Le plus longtemps possible. Sachant que je n'avais pas d'autre solution. J'ai repoussé plusieurs fois la limite acceptable. J'étais pressée de sortir de la voiture. D'être mêlée aux passants.

On est entrés dans la cathédrale. Il m'a aidée à décrypter des inscriptions latines. Je me suis sentie privilégiée. On a visité les hortillonnages. On a déjeuné hors de la ville dans un restaurant classé. Le maître d'hôtel m'a proposé de la crème fraîche avec le saumon fumé.

- Non merci, j'aime autant avec du citron. Mon père m'a demandé après son départ :

- Pourquoi lui as-tu dit « j'aime autant » ?

- Parce que, je préfère.

- Alors dis « je préfère ». « J'aime autant » est une expression qui prouve un esprit moutonnier en prétendant à l'originalité, c'est idiot. Comme ces journalistes qui écrivent « persiste et signe », en croyant se distinguer, alors qu'ils emploient un poncif, moi, si j'étais journaliste...

Il a levé la main comme s'il tenait un stylo.

- ... moi, si j'étais journaliste... Il l'a rabattue sur la nappe:

- J'écrirais « persiste ». Point. Et ce serait justement là, l'originalité.

dodiruje. Radije sam procijenila kako nije prešao granicu i da će prestati. U suprotnom ne bih znala kako reagirati. Radije sam se držala povoljne interpretacije situacije. Koliko god je dugo to moguće. Svjesna da nema drugog rješenja. Nekoliko sam puta pomaknula granicu onoga što je dopušteno. Žurilo mi se izaći iz auta. Stopiti se s prolaznicima.

Ušli smo u katedralu. Pomogao mi je odgonetnuti latinske natpise. Osjećala sam se povlašteno. Posjetili smo vrtove na rijeci. Ručali smo u otmjenom restoranu izvan grada. Konobar mi je preporučio vrhnje i dimljenog lososa.

- Ne, hvala, više ga volim s limunom.

Nakon što se udaljio, otac me upitao.

- Zašto si rekla „više volim“?

- Jer bih to radije odabrala.

- Onda reci „radije bih“. „Više volim“

pokazatelj je primitivnog duha, a pretendira na originalnost, idiotski je. Poput onih novinara koji pišu „ustrajem pri tome i potpisujem“ i misle da su drugačiji, a koriste klišeje, da sam ja novinar...

Podigao je ruku kao da drži kemijsku.

...da sam novinar....

Vrludao je stolnjakom:

- napisao bih: „ustraj“. Točka. I upravo bi to bilo originalno.

Les portes de la DS se refermaient avec un bruit lourd. À l'intérieur, on se sentait coupé du monde. Des cassettes enregistrées traînaient sur le tableau de bord.

Je peux ?

J'ai glissé l'adagio d'Albinoni dans la fente de l'appareil, calé mon dos sur le siège, et renversé ma tête en arrière sur l'appui-tête.

-Tu es fatiguée ? Tu veux t'allonger sur mes genoux?

-Non, je suis bien comme ça.

-Tu peux mettre ta tête sur mon épaule...

-Non. Ça va.

Il n'a pas insisté.

J'ai pensé : Voilà, il suffit que je dise non. J'étais assise sur mon siège. Ses mains sur le volant. J'étais consciente qu'elles pouvaient revenir. J'en avais peur. Mon attitude ne reflétait pas ma peur. Je pensais une chose, j'en manifestais une autre. Quand je dis que je ne pensais pas, c'est parce que je pensais tout le temps à quelque chose. Je n'avais pas le temps de réfléchir. Mon esprit était toujours occupé. Je surveillais tout. C'était une surveillance constante, sans relâche. Les gestes, les expressions. Je traquais les signes d'évolution. Je contrôlais ce qui était effectif.

J'appréhendais ce qui pouvait survenir. Donc je ne pensais pas. Je ne pouvais pas. C'était impossible. Je n'avais pas le temps. Je devais juger, affiner le jugement, voir où c'en était, surveiller la situation. Je devais adapter mon point de vue à tout moment. Le préciser. Je passais mon temps à surveiller quelque chose sur quoi je n'avais aucun impact. Je ne pensais pas à moi, ni à la jeune fille que j'étais. Je n'avais pas le temps. J'avais autre chose à faire. Identifier ce qui

Vrata DS-a zatvorila su se uz glasan tresak. Unutra si kao odsječen od svijeta. Snimljene kazete ležale su na kontrolnoj ploči.

- Mogu li?

- Stavila sam Albinonijev *Adagio* u utor uređaja, zavalila leđa u sjedalo i zabacila glavu na naslon.

- Umorna si? Želiš li mi leći u krilo?

- Ne, dobro je i ovako.

- Možeš staviti glavu na moje rame.

- Ne, u redu je.

Nije inzistirao.

Mislila sam: eto, samo moram reći ne. Sjedila sam na svom mjestu. Njegove ruke na volanu. Bila sam svjesna da bi se mogle vratiti. Bojala sam se toga. Stav mi nije odražavao strah. Mislila sam jedno, a pokazivala drugo. Kad kažem da nisam razmišljala, to je zato što sam stalno mislila o nečemu. Nisam imala vremena razmišljati. Moje su misli stalno bile zapokupirane. Promatrala sam sve. Stalni nadzor, nemilosrdan. Geste, izrazi lica. Pratila sam promjene. Kontrolirala sam ono što se događalo. Bojala sam se što bi moglo uslijediti. Zato nisam razmišljala. Nisam mogla. Bilo je nemoguće. Nisam imala vremena. Morala sam prosuđivati, doraditi presudu, vidjeti na čemu smo, nadzirati situaciju. Morala sam prilagođavati svoje gledište u svakom trenutku. Pojasniti ga. Provodila sam vrijeme promatrajući nešto nad čime nisam imala nikakav utjecaj. Nisam mislila na sebe niti o tome da sam mlada djevojka. Nisam imala vremena. Imala sam drugog posla. Prepoznati što joj se događa, ograničiti napredovanja. Razmotriti strategije. Zamišljati njihovu primjenu.

lui arrivait, pour limiter les avancées. Envisager des parades. Imaginer leur mise en œuvre.

La surveillance ne changeait rien. Les gestes avaient lieu. Surveillance. Barrages. Contrôles. Quand ils arrivaient, il fallait faire semblant que ce n'était pas grave. Faire semblant est devenu une attitude générale. Un automatisme. Applicable à tout. Qui imprégnait toutes mes relations. L'attitude que je devais adopter avec lui .déterminait ma façon de parler de lui aux autres. Il fallait qu'il y ait une cohérence. Je ne pouvais pas passer d'un état d'esprit à un autre radicalement différent, selon les interlocuteurs. Lui, ou les autres. Lui, ou ma mère. Lui, ou Véronique. Il fallait que ce soit cohérent. Avec tout le monde. Avec lui, et avec les autres. Je barrais l'accès aux points négatifs, avec lui, et avec les autres. J'insistais sur les points positifs. Je les accumulais. J'en faisais une forteresse à l'intérieur de laquelle ce qui existait n'existait pas. L'adagio d'Albinoni en fond sonore, on roulait dans une forêt. J'étais plutôt bien. Mon genou était libre. Il a remis sa main. Je m'y attendais. Je savais qu'il allait le faire. Je n'avais pas lâché. J'étais restée en état d'alerte. Les muscles de mes jambes étaient tendus sous la main. L'état d'alerte ne changeait rien. Je ne pouvais rien empêcher. J'ai pensé qu'il fallait s'assurer d'un dosage, et surveiller le dosage. Pour que les passages de main ne fragilisent pas trop le rapport normal. Ce risque me préoccupait. Je savais que la main allait repartir.

Il allait la remettre sur le volant. Je me concentrais sur cet horizon. C'était un but. Comme quand on regarde la côte depuis un bateau. J'étais impatiente de l'atteindre. Je regardais le tableau de bord en bois ciré.

Nadzor nije promijenio ništa. Pokreti su se desili. Nadzor. Brane. Revizije. Kad su se dogodili, trebalo se pretvarati da nije ništa strašno. Pretvaranje je postalo uvriježeni stav. Automatizam. Primjenjiv na sve. Koji je prožimao sve moje odnose. Stav koji sam morala usvojiti prema njemu odredio je način na koji sam o njemu govorila drugima. Moralo je biti dosljedno. Nisam mogla prijeći iz stanja uma u nešto radikalno drugačije, kažu sugovornici. On ili drugi. On ili majka. On ili Véronique. Moralo je biti dosljedno. Sa svima. S njim i s drugima. Blokiralala sam pristup negativnim stranama, s njim i s drugima. Inzistirala sam na pozitivnim stranama. Gomilala sam ih. Od njih sam napravila tvrdavu unutar koje nije postojalo ono čega je bilo. Albinonijev *Adagio* čuo se u pozadini, vozili smo se kroz šumu. Bila sam sasvim dobro. Koljeno mi je bilo slobodno. Ponovno je stavio ruku. Očekivala sam to. Znala sam da će to učiniti. Nisam otpustila. Ostala sam u stanju uzbune. Mišići mojih nogu bili su napeti pod rukom. Stanje uzbune ništa nije promijenilo. Ništa nisam mogla spriječiti. Pomislila sam da bi trebalo dopustiti jednu količinu i nadzirati je. Kako pomicanje ruke ne bi previše oslabilo normalan odnos. Ta me opasnost zabrinjavala. Znala sam da će se ruka vratiti. Namjeravao ju je vratiti na volan. Usredotočila sam se na obzor. To je bio cilj. Kao kad s broda gledaš obalu. Jedva sam je čekala doseći. Gledala sam upravljačku ploču od ulaštenog drveta. Autokarte na hrpi u pretincu za rukavice. Plavo dugme na radiju. Krajoliko je prolazio pored bočnog prozora. Pomoglo

L'empilement des cartes routières dans la boîte à gants. Le bouton bleu de la radio. Le paysage défilait par la vitre latérale. Regarder sur le côté m'aidait, une plaine grise, fondue avec le ciel.

- Ce n'est pas très beau comme paysage...

Intérieurement, j'argumentais pour moi-même. Une de mes thèses était c'est par manque d'habitude que je suis mal à l'aise. Ces gestes peuvent sûrement s'intégrer à une relation père- fille normale. Je ne croyais pas à mes propres arguments. Ils étaient forcés, tirés par les cheveux. Je savais que ce n'était pas ça. La probabilité n'était pas nulle, elle existait. C'était une de mes thèses.

La deuxième était que les passages de main empiétaient, risquaient d'empiéter, sur le rapport père-fille normal. Je n'étais pas naïve, je le savais. Mais n'en demeuraient pas moins des gestes anodins. Je ne les appréciais pas à titre personnel. Une main sur un genou. C'était une déception comparée à l'idéal. Ils provoquaient en moi de la crainte. Mais ce n'était pas grave. C'était la deuxième thèse.

Il y avait une troisième option. L'incertitude.

L'interprétation pas si évidente. Pas si claire. Je m'accrochais à cette incertitude, m'en voulant de ne pas être plus à l'aise, me trouvant bête, gamine, ridicule. La route traversait une plaine. J'essayais de faire comme si je ne sentais pas la main, et que ça n'avait pas d'importance. Faire semblant, imaginer, me mentir à moi-même, étaient mes recours. Donc, j'étais concentrée. Il le fallait.

-Tu as les guides Michelin de toutes les régions ?

mi je gledati sa strane, siva ravnica stopljena s nebom.

- Nije baš nešto lijep krajolik....

Iznutra sam sama sa sobom vodila rasprave.

Jedna od mojih teorija bila je: neugodno mi je jer nisam navikla na to. Te bi se geste sigurno mogle uklopiti u normalan odnos otac-kćer. Nisam vjerovala vlastitim tvrdnjama. Bile su usiljene, nategnute. Znala sam da se ne radi o tome. Vjerojatnost nije bila nula, postojala je. To je bila jedna od mojih teorija.

Druga je bila da je pomicanje ruke ugrozilo, prijetilo da će ugroziti normalan odnos između oca i kćeri. Nisam bila naivna, znala sam to. Ali to su još uvijek bile bezazlene geste. Osobno mi nisu odgovarale. Ruka na koljenu. Razočaranje u usporedbi s idealnim. Izazivalo mi je strah. Ali nije bilo ništa ozbiljno. To je bila druga teorija.

Postojala je i treća. Neizvjesost. Ne tako očito tumačenje. Ne tako jasno. Držala sam se neizvjesnosti, zamjerala sam si što mi nije ugodno, smatrala sam se blesavom, djetinjastom, glupom.

Cesta je prolazila ravnicom. Pokušala sam se praviti da ne osjećam ruku i da nema neku važnost. Moja rješenja bila su pretvarati se, maštati, lagati samoj sebi. Zato sam bila usredotočena. Morala sam biti.

- Imaš li Micehlinov vodič za svaku regiju?

Une partie de moi était occupée à parler, l'autre à surveiller. Il a posé ses deux mains sur le volant, et m'a demandé ce que faisaient les parents de Véronique.

- Ils sont viticulteurs. Elle adore les langues, Elle aimerait bien te rencontrer.

La pluie roulait sur la vitre balayée par les essuie-glaces. Il a remis la main sur mon genou. J'ai repris la surveillance. C'était gris tout autour. Des champs plats, un horizon brumeux, des villages. J'ai pensé que la raideur de mes muscles risquait de signaler une appréhension. Une tension. J'ai eu peur qu'il s'en aperçoive. Je les ai relâchés. Mes cuisses se sont aplaties normalement sur le siège. J'étais fatiguée. Elles se sont détendues dans mon pantalon serré. La chair s'écrasait sur le tissu. J'ai pensé tant pis, je relâche mes muscles. J'espère qu'il ne voit pas ma chair s'écraser sur le fauteuil, que ça ne provoque rien en lui, que ce n'est pas quelque chose qui l'attire.

-Qu'est-ce que tu fais avec ta cuisse?

-Rien.

-Souris-moi... montre-moi tes petites dents blanches.

J'ai tourné la tête en souriant.

-Tu es belle. Très belle. Ma mère aussi avait des grands yeux noirs, comme les tiens.

- Tu l'aimais beaucoup?

-Quand j'étais petit garçon, oui, bien sûr. Elle est devenue assez ennuyeuse.

-Tu sais, maman, elle n'est pas naturelle avec toi, elle n'est pas comme ça d'habitude. Là, elle essaye de bien parler, elle fait des efforts. Çal m'énerve. Elle m'a énervée hier.

- Ne sois pas sévère avec ta maman, elle est très gentille, et adapter son langage aux personnes

Jedan dio mene bio je zauzet pričanjem, a drugi promatranjem. Stavio je obje ruke na volan i upitao me čime se bave roditelji od Véronique.

- Oni su uzgajivači vina. Obožavaju jezike, rado bi te upoznali.

Kiša se kotrljala niz prozor kojim su prelazili brisači. Vratio je ruku na moje koljeno. Nastavila sam pratiti. Svuda okolo bilo je sivo. Ravna polja, magloviti horizont, sela. Mislila sam da bi ukočenost mojih mišića mogla odati strah. Napetost. Bilo me strah da je ne uočim. Otpustila sam ih. Bedra su mi se normalno spljoštila na sjedalu. Bila sam umorna. Otpustila su se u mojim uskim hlačama. Meso se zgnječilo u tkanini. Pomislila sam: nema veze, otpustila sam mišiće. Nadala sam se da ne vidi kako mi se meso gnječi o sjedalo, da to nije nešto što bi ga izazvalo, da ga to ne privlači.

- Što radiš s bedrima?

- Ništa.

- Nasmij mi se... pokaži mi svoje lijepe bijele zubiće.

Okrenula sam glavu nasmiješena.

- Lijepa si. Vrlo lijepa. Moja je majka također imala velike crne oči poput tvojih.

- Jesi li je jako volio?

- Kad sam bio dječak, da, naravno. Postala je previše naporna.

- Znaš, mama nije bila prirodna s tobom. Obično nije takva. Pokušava se lijepo izražavati, trudi se. Nerivra me. Jučer me nervirala.

- Ne budi stroga prema mami, jako je pažljiva, a

auxquelles on s'adresse est une preuve d'intelligence, au contraire.

Il s'est garé à l'orée d'une forêt. Il voulait faire quelques pas dans la nature. On s'est engagés dans un sentier. La manche de son manteau touchait le mien.

Il a levé la tête vers la cime des arbres.

- Regarde, ce sont des hêtres.

Il a ramassé une feuille au sol et m'a montré les nervures.

-Tu es bien, là? Tu aimes ce silence?

- Oui.

- Christine... J'aime dire ton prénom. Tu as pris

Oui toute la place dans mon cœur, tu sais. Il n'en reste plus pour les autres.

Il a posé sa bouche sur la mienne.

- Ouvre les lèvres... Un peu plus.

Il a eu un sourire attendri.

-Pas comme ça... attendri et amusé.

- Non... il faut respirer par le nez... Le baiser sur la bouche de Gérardmer avait été rapide, le moment de poser les lèvres et de les retirer, celui-là a été humide, mou, glissant, long. J'ai été surprise par la salive. Elle débordait sur la peau. Mon menton était mouillé. Je n'osais pas l'essuyer par peur de le vexer. Il a pris ma taille entre ses doigts, sous mon manteau, pour me rapprocher de lui.

- Maman va nous attendre, il faudrait qu'on rentre.

- Je reste à l'hôtel, moi, ce soir.

Il avait rendez-vous à la Bibliothèque nationale le lendemain matin très tôt. J'ai appelé ma mère en arrivant. J'ai dit que je dînais avec lui dans le restaurant qui avait une volière. Il n'a pas pris de dessert. Le pépiement des oiseaux lui faisait mal à la

prilagođavati jezik osobama kojima se obraćaš je, naprotiv, pokazatelj inteligencije.

Parkirao je uz rub šume. Htio je napraviti nekoliko koraka u prirodi, krenuli smo puteljkom.

Rukav njegova kaputa dodirivao je moj.

Podigao je pogled prema krošnjama drveća.

- Vidi, to su bukve.

Podigao je list sa zemlje i pokazao mi žile.

- Jesi dobro? Sviđa ti se tišina?

- Da.

- Christine. Volim ti izgovarati ime. Zauzela si sav prostor u mojem srcu, znaš. Nije ga ostalo za druge.

Stavio je usne na moje.

- Otvori usne... još malo.

Imao je nježan osmijeh.

- Ne tako....

Nježan i zabavljen.

- Ne... Treba disati na nos.

Poljubac u usta u Gérardmer bio je brz, trenutak kad je spustio usne na moje i povukao ih; ovaj je bio moker, mekan, sklizak, dug. Iznenadila me slina. Prelazila je na kožu. Brada mi je bila mokra. Nisam je se usudila obrisati da ga ne uvrijedim. Primio mi je struk među prste, ispod kaputa, da me približi k sebi.

- Mama će nas čekati, trebali bismo se vratiti.

- Večeras ostajem u hotelu.

Sljedećeg je jutra vrlo rano imao dogovoreni sastanak u Nacionalnoj knjižnici. Pri dolasku sam pozvala majku. Rekla sam joj da smo večerali u restoranu s krletkom. Nije naručio desert. Od

tête. Il voulait monter dans sa chambre pour être dans la pénombre.

-Tu me ramènes à la maison avant? -J'ai besoin de m'allonger quelques minutes. Je t'appelle un taxi?

- D'accord. Je t'attends.

Il m'a demandé de poser ma main sur son front.

-Humm... Comme elle est fraîche... Et de m'allonger à côté de lui.

Il a passé une main sous mon pull. Ma peau était nue.

À l'époque, je ne portais pas de soutien-gorge

Une heure plus tard, dans la voiture, sur le parking en bas de chez moi:

-Tu voudras que je revienne te voir ?

- Oui.

-Tu es sûre?

-Tu ne montes pas dire au revoir à maman?

J'ai expliqué à ma mère qu'il partait tôt le lendemain matin. Et j'ai pris la direction de ma chambre.

-Tu restes pas un peu avec moi?

-Il faut que je prépare mes affaires pour l'école...

-Alors... Moi je me débrouille pour faire des courses en sortant du bureau, et qu'on puisse dîner à la maison

tous les trois, puisque c'était entendu comme ça, au départ, tu m'appelles au dernier moment, et tu me dis

que vous dînez au restaurant. Avoue que ce n'est pas très agréable. Je ne suis sans doute pas aussi

intéressante que lui. J'en conviens. J'en conviens bien volontiers. Mais je ne suis pas à votre service, vois-tu.

Et ça, pour la prochaine fois, je m'en souviendrai.

-Je peux aller me coucher là, ou il faut absolument qu'on parle de ça ?

cvrkutanja ptica boljela ga je glava. Želio se uspesti u sobu da bude u mraku.

- Hoćeš li me prvo odvesti kući?

- Trebam se ispružiti na nekoliko minuta. Da ti pozovem taksi?

- U redu. Pričekat ću te.

Zamolio me da mu stavim ruku na čelo.

- Hmmm... kako je hladno...

I da legnem kraj njega.

Stavio je ruku pod moj džemper. Koža mi je bila gola. Tada još nisam nosila grudnjak. Sat

kasnije, u autu na parkingu ispred kuće:

- Želiš li da te opet dođem vidjeti?

- Da.

- Jesi li sigurna?

- Nećeš doći gore pozdraviti mamu?

Mami sam objasnila da odlazi rano sljedećeg jutra. I krenula sam prema svojoj sobi.

- Zar nećeš malo ostati sa mnom?

- Moram pripremiti stvari za školu...

- Dakle, ja sam uspjela otići u kupovinu

nakon posla kako bismo svi troje mogli večerati kod kuće, jer je takav bio dogovor, da bi me ti nazvala u

zadnji tren i rekla kako ćete večerati u restoranu.

Moraš priznati da to baš nije lijepo. Zsigurno nisam tako zanimljiva kao on. Slažem se. Drage volje se

slažem. Ali vidiš, nisam vam stalno na usluzi. I toga ću se sljedeći put sjetiti.

- Mogu li ići u sobu ili je baš nužno da pričamo o tome?

Je suis allée dans ma chambre. J'ai fermé la porte. Elle a frappé quelques minutes plus tard.

- Oui, quoi ?

Elle pleurait debout dans l'encadrement.

- Je ne suis pas très en forme en ce moment, excuse-moi. Et c'était pas facile aujourd'hui au bureau. Je pensais me détendre en dînant avec vous, j'ai été un peu déçue, c'est pas grave. C'est rien. Ça va aller. Mais il ne faut pas qu'on s'énerve toutes les deux. Hein ? Et toi, ç'a été ?

-Tu sais ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit que j'avais les mêmes yeux que sa mère... .

- Tout vient de lui, alors, si je comprends bien Il t'a dit s'il revenait bientôt ?

- On ira peut-être à Paris la prochaine fois.

Pour se dire qu'on pensait l'une à l'autre, on tapait trois petits coups dans le mur qui séparait nos deux chambres. Je l'ai fait. Elle a répondu. J'ai éteint la lumière.

Je n'arrivais pas à dormir. Je réfléchissais.

Je me disais que j'avais fait des erreurs, et recensais les torts que je devais m'attribuer. Il avait proposé d'appeler un taxi. Au lieu de dire oui j'avais dit « je t'attends ». Il m'avait demandé de poser ma main sur son front, ça, je ne me le reprochais pas. Mais quand il m'avait demandé de m'allonger à côté de lui, j'ai pensé que j'aurais dû refuser. J'ai jugé mon comportement incohérent, je ne pouvais pas m'allonger près de lui, et espérer qu'il comprenne que je souhaitais des relations normales. J'ai estimé que j'aurais pu éviter tel geste, tel mouvement, qu'il s'agissait d'erreurs de ma part. J'en avais été consciente sur le moment. Il y avait eu une

Otišla sam u svoju sobu. Zatvorila sam vrata.

Pokucala je nekoliko minuta kasnije.

- Da, što je?

Plakala je stojeći na pragu.

- Trenutno nisam baš dobro, oprost. I danas je bilo naporno na poslu. Mislila sam da će malo opustiti za večerom s vama, malo sam razočarana, ali nema veze. Nije to ništa. Bit ću u redu. Ali ne smijemo se ljutiti, obje. Je l'? A ti, kako je bilo?

- Znaš što mi je rekao? Rekao mi je da imam iste oči kao njegova majka...

- Sve dolazi od njega, dakle, ako sam dobro shvatila. Je li rekao hoće li uskoro doći ponovno?

- Sljedeći ćemo put možda ići u Pariz.

Kako bismo pokazale da mislimo jedna na drugu, tri puta bismo kucnule o zid koji je razdvajao naše sobe. Kucnula sam. Uzvratila je. Ugasila sam svjetlo.

Nisam mogla zaspati. Razmišljala sam.

Govorila sam si da sam pogriješila i utvrđivala pogreške koje sam si trebala pripisati. Predložio je da mi pozove taksu. Umjesto da sam rekla može, rekla sam "pričekat ću te". Upitao me da mu stavim ruku na čelo, to mu nisam zamjerala. Međutim kad me upitao da legnem kraj njega, mislim da sam trebala odbiti.

Ocijenila sam svoje ponašanje nedosljednim, da nisam mogla leći kraj njega i očekivati da razumije kako želim normalan odnos. Procijenila sam da sam mogla izbjeći takvu gestu, takav pokret, da su to bile moje greške. Tada sam toga bila svjesna. Magla krivnje cijeli mi je dan bila negdje u mislima.

brume de culpabilité au fond de ma tête toute la journée.

J'ai préféré imaginer que j'avais une part de responsabilité plutôt que de me voir comme quelqu'un qui subit passivement sans rien faire. Je me suis forgé une culpabilité. J'ai pensé que j'aurais pu modifier le cours de la soirée par mon comportement. Ça été ma façon de raisonner. Après avoir tapé trois petits coups dans le mur, et le moyen de contourner la réalité. Je savais ce que signifiaient les actes de mon père. J'ai préféré me voir comme quelqu'un qui a son caractère, ses torts, qui fait ses erreurs, et qui les regrette en cherchant le sommeil.

Le lendemain, à la récréation, Véronique et moi avons parlé des métiers qui nous attireraient, des langues qu'on voulait apprendre et de nos parents. Elle m'a dit que son père ressemblait à Jacques Brel. On a eu une discussion sur ce type de physique, et ce type de charme.

-Et toi, ton papa, il est comment?

-Brun, de taille moyenne, avec les cheveux un peu longs sur la nuque.

-Son livre, il va sortir bientôt ?

-Pas tout de suite, c'est long, tu sais. Il faut vérifier toutes les hypothèses. Là il doit aller à Carcassonne voir des inscriptions sur des tombes, il va peut-être m'emmener. Et il prépare un livre sur la littérature catalane aussi.

- Tu as de la chance d'avoir un papa comme ça. J'aimerais bien le rencontrer.

- Il va revenir la semaine prochaine. Je te le présenterai.

Bilo mi je draže zamišljati da sam i ja odgovorna nego da sam pasivno trpjela i da ništa nisam poduzela. Učinila sam se krivcem. Mislila sam da sam svojim ponašanjem mogla promijeniti tijekom večeri. Na taj sam način o tome razmišljala nakon što sam kucnula o zid tri puta i način izbjegavanja stvarnosti. Znala sam što znače postupci mog oca. Bilo mi je draže vidjeti se kao nekoga s njegovim karakterom, manama, nekog tko griješi i tko žali dok traga za snom.

Idućeg jutra na tjelesnom. Véronique i ja pričale smo o zanimanjima koja nas privlače, jezicima koje želimo naučiti i našim roditeljima. Rekla mi je da joj otac liči na Jacquesa Brele. Imale smo raspravu o tom tipu građe i toj vrsti šarma.

- A kako izgleda tvoj tata?

- Tamnos, srednje visok, malo duže kose na zatiljku.

- Hoće li mu knjiga uskoro izaći?

- Ne odmah, dugačka je, znaš. Moraju se provjeriti sve hipoteze. Za to treba otići u Carcassonne pogledati natpise na grobnicama, možda će me povesti sa sobom. A priprema i knjigu o katalonskoj književnosti.

- Stvarno imaš sreće što imaš takvog tatu. Voljela bih ga upoznati.

- Vratit će se idućeg tjedna. Predstavit ću ti ga.

On a fait la liste des filles qu'elle inviterait à son anniversaire dont la date approchait. Je notais les noms qu'elle citait.

Fabienne...

Ah non. Pas Fabienne.

Les cheveux roux, la peau blanche, des boutons dans le cou, un nom considéré comme ridicule, objet de moqueries quand les profs faisaient l'appel, Fabienne était le bouc émissaire de la classe.

-Si. Mais pour s'en moquer Véronique proposait d'aller dans un bois près de chez elle, de la perdre, pour qu'elle ait peur dans la forêt et qu'elle pleure.

Le week-end suivant, mon père est venu me chercher à l'école. On avait rendez-vous sur le parking de la place Godinot. J'aurais préféré devant la grille pour que tout le monde le voie. Il n'y avait pas de DS blanche. J'ai pensé qu'il n'était pas venu. J'ai fait le tour de la place la peur au ventre. Il était au volant d'une CX. Vitre ouverte, coude sur la portière, il fumait.

-Je peux aller chercher Véronique ? Elle aimerait bien te rencontrer.

J'ai couru jusqu'à la grille.

- Viens. Il est place Godinot. J'ai fait les présentations. Elle est repartie.

Pour éviter les trajets de l'hôtel à l'appartement, il avait réservé deux chambres. Après le dîner, il m'a accompagnée dans la mienne. Il est entré dans la salle de bains. Il en est ressorti le bas du corps nu.

[...]

Je suis rentrée à la maison le dimanche soir. Ma mère avait été seule tout le week-end. Elle était allée au cinéma.

-Le film était bien ?

Napravile smo popis djevojaka koje će pozvati na svoj nadolazeći rođendan. Pisala sam imena koja je citirala.

- Fabienne...

- A ne. Ne Fabienne.

S riđom kosom, bijelom kožom i prištićima na vratu, njezino je ime bilo smiješno i ismijavano kada bi je učitelji prozvali, Fabienne je bila žrtveno janje našeg razreda.

- Da. Ali kako bismo joj se narugale, Véronique je predložila da odemo u šumu blizu nje, da je tamo ostavimo jer se boji šume i plače.

Sljedeći je tjedan otac došao po mene u školu. Nalazili smo se na parkingu Trga Godinot. Bilo bi mi draže kod ulaza jer bi ga tad svi vidjeli. Nije bilo bijelog DS-a. Mislila sam da nije došao. Bilo je za volanom CX-a. Spuštenog prozora, s lakatom na vratima, pušio je.

- Mogu li otići po Véronique? Voljela bi te upoznati.

Otrčala sam do ulaza.

- Dođi. Na Trgu Godinot je. Upoznala sam ih. Otišla je.

Da izbjegje putovati od hotela do stana, rezervirao je dvije sobe. Poslije večere, otpratio me u moju. Otišao je u kupaonicu. Izašao je gol od struka nadalje.

[...]

Vratila sam se doma u nedjelju navečer. Majka je bila sama cijeli vikend. Išla je u kino.

- Je li film bio dobar?

– Oh tu sais, c'est pas très drôle. Tous les autres sont en couple, toi, t'es là, toute seule, comme une imbécile.

-Le film était bien ou pas ?

-Sans plus. De toute façon, j'ai le cafard en ce moment.

T'inquiète pas, ça va passer. Et toi, ç'a été ?

– Très bien.

Distordre la réalité, d'un côté un black-out total, de l'autre une mise en lumière excessive, me demandait des efforts. Il fallait ignorer des pans. De réel entiers, éclairer les points positifs, faire semblant d'avoir oublié certaines scènes, maintenir à flot un niveau de fierté. J'avais une période de référence. Les huit jours entre la rencontre à Strasbourg et le baiser sur la bouche à Gérardmer. Une unité de mesure. La joie que j'avais éprouvée entre ces deux dates. Une méthode. Il fallait que je puisse prétendre, à mes propres yeux, que j'étais heureuse. Je devais me convaincre moi-même. Il fallait traiter les scènes en trop par le mépris, et les considérer comme des scories à déblayer. »⁴

- Ah, znaš, nije baš zabavno. Svi ostali su s nekim, a ti, ti sasvim sama kao neki idiot.

- Film je bilo dobar ili ne?

- Nemam što za reći. Kako god, trenutno se osjećam potišteno. A ti, kako je bilo?

- Jako lijepo.

Iskrivljena stvarnost, s jedne strane potpuno zamračenje, s druge, pretjerano naglašavanje, od mene je zahtijevalo trud. Na neke dijelove nisam smjela obraćati pažnju. Morala sam ne obraćati pažnju na cijele dijelove stvarnosti, istaknuti pozitivne strane, praviti se da sam zaboravila određene prizore i izvana zadržati neku razinu ponosa. Imala sam referentno razdoblje. Osam dana između susreta u Strasbourgu i poljubca u usta u Gérardmeru. Mjerna jedinica. Radost koju sam osjećala između ta dva datuma. Metoda. U vlastitim sam očima morala biti sposobna pretvarati se da sam sretna. Morala sam se uvjeriti. Prema prekobrojnim prizorima trebalo se odnositi s prezirom i smatrati ih troskom koju treba odstraniti.“⁵

⁴ Angot, Christine. *Le Voyage dans l'Est*. Flammarion. 2021.

⁵ Angot, Christine. *Le Voyage dans l'Est*. Flammarion. 2021. (*traduction*)

9. Bibliographie

Les abréviations utilisées :

MC – Marguerite Duras, *Moderato Cantabile*, Paris : Editions de Minuit, 1958.

MVR – Le Monde Comme Volonté et Comme Représentation. Traduit par Auguste Burdeau, Libraire Félix Alcan , 1912.,

https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Monde_comme_volont%C3%A9_et_comme_repr%C3%A9sentation

Angot, Christine. *Le Voyage dans l'Est*. Flammarion. 2021.

Bardet, Jean. *Étude Sur Marguerite Duras*, “Un Barrage Contre Le Pacifique.” Paris : Ellipses, 1998.

Barthes, Roland. *Le Degré Zéro de l'écriture*. Paris: Seuil, 2002.

Batini, Ugo et Tønning, Guillaume [sous la dir. de], *Le Désir. Auteur par auteur, Prépa ECE/ECS. Concours 2020*, Paris : Ellipses Édition Marketing, 2019.

Duras, Marguerite. *Hrvatska enciklopedija*, mrežno izdanje. Leksikografski zavod Miroslav Krleža, 2021. Consulté 26/8/2023. <<http://www.enciklopedija.hr/Natuknica.aspx?ID=16671>>.

--- *L'Amant*. Paris : Les Editions de Minuit, 1984.

--- *Moderato Cantabile*. Paris : Editions de Minuit, 1958. Abréviation utilisée : MC.

--- *Un Barrage contre le Pacifique*. Paris : Gallimard, 1978.

Eisinger, Erica M. *Crime and Detection in the Novels of Marguerite Duras. Contemporary Literature*, vol. 15, no. 4, 1974, pp. 503–20. JSTOR, <https://doi.org/10.2307/1207775>. Consulté 15/7/2023.

Freud, Sigmund. *Angoisse et vie pulsionnelle*, Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1933), Paris : Gallimard, coll. « Folio », 1984.

--- *Au-Delà Du Principe Du Plaisir*. Une édition numérique réalisée à partir de l'essai “ Au-delà du principe de plaisir ” publié dans l'ouvrage *Essais de psychanalyse*. Traduction de l'allemand par le Dr. S. Jankélévitch en 1920, revue par l'auteur. Réimpression : Paris : Éditions Payot, 1968, (pp. 7 à 82), 280 pages (Coll. « Petite bibliothèque Payot », n° 44.)

--- *Introduction à la psychanalyse*, Paris: Édition Payot, 1961 (1922).

Hellerstein, Nina S. Image' and Absence in Marguerite Duras's 'L'Amant. *Modern Language Studies*, vol. 21, no. 2, 1991, pp. 45–56. JSTOR, <https://doi.org/10.2307/3194870>. Consulté 3/7/2023.

- Hirsch, Marianne. Gender, Reading, and Desire in Moderato Cantabile. *Twentieth Century Literature*, vol. 28, no. 1, 1982, pp. 69–85. JSTOR, <https://doi.org/10.2307/441445>. Consulté. 20/6/2023.
- Ledwina, Anna. Désir féminin, folie et écriture : la transgression chez Marguerite Duras. *Accueil*, 6 May 2014, <https://cielam.univ-amu.fr/malice/articles/desir-feminin-folie-ecriture-transgression-chez-marguerite-duras>.
- Ligot, Marie-Thérèse. *Un Barrage Contre Le Pacifique de Marguerite Duras*. Gallimard, 1992, (coll. « Foliothèque »)
- Pautrot, Jean-Louis. Robbe-Grillet, Sartre, Duras: mer, musique, écriture. *The French Review*, vol. 68, no. 2, 1994, pp. 274–82. JSTOR, <https://www.jstor.org/stable/396359>. Consulté 2/8/2023.
- Saei Dibavar, Sanaz, et Sara Saei Dibavar. Café as a Dual Space in Marguerite Duras's Moderato Cantabile. *The Journal of Applied Linguistics and Applied Literature: Dynamics and Advances*, vol. 9, no. 1, 15/05/2021, pp. 183–200. Winter and Spring.
- Schopenhauer, Arthur. *Le Monde Comme Volonté et Comme Représentation*. Traduit par Auguste Burdeau, Paris : Librairie Félix Alcan, 1912., https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Monde_comme_volont%C3%A9_et_comme_repr%C3%A9sentation
- Schopenhauer, Arthur. *Le Monde comme Volonté et représentation*. Tomes I et II, Paris : Gallimard, 2009.
- Svisdal, Oddrun. (2003). Une jouissance à en mourir. La représentation de l'amour et du désir chez Marguerite Duras. *Nordlit*. 7. 10.7557/13.1924.
- Šafranek, Ingrid, *Bijela tinta*. Studije i ogledi iz francuske književnosti, Zagreb: Litteris, 2013.
- “TLFI.” DESIR : Définition de DESIR, www.cnrtl.fr/definition/desir. Consulté 28/7/2023.
- “TLFI.” TRANSGRESSION : Définition de TRANSGRESSION, www.cnrtl.fr/definition/transgression. Consulté 28/7/2023

RÉSUMÉ

Titre : Le thème du désir et de la transgression dans les romans *Un barrage contre le Pacifique*, *Moderato Cantabile* et *L'Amant* de Marguerite Duras, et dans *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot

Le mémoire de Master II propose une étude comparative entre deux autrices, Marguerite Duras et Christine Angot, autour des thèmes du désir et de la transgression dans leurs œuvres. Soulignant les points communs malgré leurs styles et leurs écritures radicalement différents, il note l'influence de Duras sur l'autofiction ou métafiction et sur la stratégie narrative d'Angot consistant à brouiller réalité et fiction. Le mémoire vise à explorer les thèmes du désir et de la transgression dans *Un Barrage contre le Pacifique*, *Moderato Cantabile* et *L'Amant* de Duras, aux côtés de *Le Voyage dans l'Est* d'Angot. L'étude s'appuie sur la pensée sur le désir d'Arthur Schopenhauer, et sur la question du désir traitée par la psychanalyse de Sigmund Freud et celle de Jacques Lacan, concernant la nature inconsciente du désir et son lien avec la souffrance. L'analyse qui suit examine comment le désir et la transgression se manifestent dans les romans des auteurs, en se concentrant particulièrement sur le désir féminin chez Duras et le thème de l'inceste chez Angot.

Mots clés : Duras, Christine Angot, Freud, Schopenhauer, désir, transgression

ABSTRACT

Title: The Theme of Desire and Transgression in the Novels *The Sea Wall, Moderato Cantabile* and *The Lover* by Marguerite Duras, and in *Le Voyage dans l'Est* [*Journey to the East*] by Christine Angot

This Master thesis represents a comparative study of two authors, Marguerite Duras and Christine Angot, focusing on themes of desire and transgression in their novels and studying their common features despite their distinct styles of writing. It notes Duras's influence on Angot's autofiction or metafiction and on the latter author's narrative strategy of blurring reality and fiction. The Master thesis aims to explore the above mentioned themes in Duras's *The Sea Wall, Moderato Cantabile* and *The Lover*, as well as in Angot's *Le Voyage dans l'Est* [*Journey to the East*]. It introduces the philosophical perspectives of Arthur Schopenhauer's thought, as well as Sigmund Freud's, and Jacques Lacan's psychoanalysis regarding desire's unconscious nature and its link to suffering. The study examines how desire and transgression manifest in the authors' novels, particularly focusing on female desire in Duras's works and on the theme of incest in Angot's.

Key words: Duras, Christine Angot, Freud, Schopenhauer, desire, transgression

SAŽETAK

Naslov: Teme žudnje i transgresije u romanima *Brana na Pacifiku*, *Moderato Cantabile* i *Ljubavnik* romanopisca Marguerite Duras i *Putovanje na istok* Christine Angot.

Diplomski rad donosi komparativnu analizu izabranih romana dviju autorica, Marguerite Duras i Christine Angot, fokusirajući se na teme žudnje i transgresije u njihovim djelima analizirajući pritom sličnosti u romanima korpusa, unatoč njihovim različitim stilovima i pismima. Primjećujemo da Christine Angot preuzima narativnu strategiju miješanja stvarnosti i fikcije preuzimajući model autofikcije kao književne podvrste koju je prethodno proslavila Duras.

Cilj ovog diplomskog rada jest analizirati teme žudnje i transgresije u romanima, *Brana na Pacifiku*, *Moderato cantabile* i *Ljubavnik* Marguerite Duras, te u stvarnosnom romanu *Putovanje na Istok* [*Le Voyage dans l'Est*] Christine Angot. Pri tome se naš pristup navedenim temama žudnje i transgresije zasniva na filozofskoj misli Arthura Schopenhauera s jedne strane, te psihoanalizi Sigmunda Freuda i Jacquesa Lacana s druge strane. Zajedničko obilježje oba navedena pristupa je naglašavanje nesvjesne prirode žudnje i njena povezanost s patnjom u pesimističnoj filozofiji Arthura Schopenhauera, odnosno s žudnjom za smrću - Thanatosom kod Freuda. Analiza teme žudnje i transgresije ispituje kako se one manifestiraju u romanima autorica, uz poseban naglasak na žensku žudnju kod Duras i na temu incesta kod Angot.

Ključne riječi: Duras, Christine Angot, Freud, Schopenhauer, žudnja, transgresija